LE GARDE FORESTIER,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

Imprimé chez Lelong, 46, rue des Pierres.

LE
GARDE FORESTIER,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET DEUX ÉPOQUES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. DELEUVEN ET BRUNSWICK,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 15 Mars 1845.



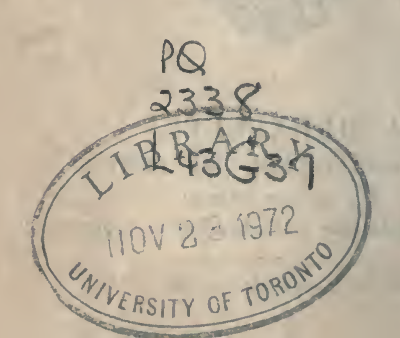
A BRUXELLES.
J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR
46, RUE DES PIERRES;
Et au Bureau de Location des Théâtres Royaux de Bruxelles.

—

1845

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTIAN REYNOLD, garde forestier.	MM. BOUFFÉ.
ROGER DUCHAMP.	CASIMIR.
LÉONARD, tailleur de village.	C. PÉREY.
MARIELLE, sa femme.	Mmes PAUL ERNEST.
LOUISE, femme de Christian.	BRESSAN.

Le premier acte se passe dans la maison du garde Christian, au village d'Ettenheim, en Alsace, pendant la révolution.



LE GARDE FORESTIER,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE I.

Une chambre rustique. — Porte au fond et portes latérales. — Au fond, vers la gauche, une fenêtre avec appui. — Tables et chaises. — Un bahut.

SCENE I.

LOUISE, *seule.*

Au lever du rideau, le théâtre est obscur. On entend sonner au loin quatre heures. — Louise entre par la droite, tenant une lampe allumée. — Le théâtre s'éclaire.

Quatre heures du matin!... c'est l'heure à laquelle M. Roger doit venir... Vite... cette lampe... Il attend peut-être déjà ce signal... (*Elle place la lampe près de la fenêtre.*) Mon mari, accompagné des autres gardes, fait sa tournée dans la forêt... M. Roger saura qu'il peut arriver jusqu'à moi sans danger... Christian est si ombrageux, si jaloux!... Mais, je ne me trompe pas... quelqu'un approche...

SCENE II.

LOUISE, MARIELLE.

MARIELLE, *frappant à la porte du fond, sans être vue.*

Voisine! c'est moi, Marielle...

LOUISE, *allant retirer la lampe qu'elle a placée près de la fenêtre.*

Marielle! à une pareille heure!...

Elle va ouvrir.

MARIELLE, *entrant.*

Ne vous effrayez pas... Je vous ai dit mon nom tout de suite, parce qu'à quatre heures du matin, par le froid et la neige qu'il fait, on ne s'attend pas à recevoir des visites...

LOUISE.

Le fait est, Marielle, que je ne croyais pas vous voir si matin.

MARIELLE.

Aussi, aurais-je attendu le jour, si je n'avais pas vu de la lumière à votre fenêtre... Bon! que je me suis dit, Mme Christian attend son mari, qui fait sa patrouille, vu sa qualité de garde-chef forestier, mon mari ronfle... vite, un mantelet sur les épaules, et allons chez la citoyenne Christian...

LOUISE.

Vous avez donc quelque chose de bien important à me dire?

MARIELLE.

Oui, voisine... Il s'agit du repos de mon ménage, de mon bonheur domestique et de l'avenir des enfans que je peux avoir un jour.

LOUISE.

Ah! mon Dieu! voisine, vous m'effrayez!... Et si je peux vous être utile...

MARIELLE.

Enormément!...

LOUISE.

Parlez vite.

MARIELLE.

Vous savez que je n'ai pas épousé avec un très-grand

plaisir le citoyen Léonard, premier tailleur de notre village d'Ettenheim... Je dis le premier parce qu'il n'y en a pas un second dans l'endroit... A l'époque de mon mariage, moi, qui suis franche, je lui ai dit : « Citoyen Léonard, je ne te trouve pas beau ; mais, dame !... je me trompe, peut-être... En fait de goût et de couleur, on ne doit pas disputer... De plus, tu ne me fais pas l'effet d'avoir beaucoup d'esprit... Après ça, on dit que l'amour rend bête ; et, à ce compte-là, tu dois êtres très-amoureux... Bref, mes parens veulent que je te prenne, je te prends... » Et le lendemain, entre dix et onze, je lui ai fait le serment d'obéissance et de fidélité.

LOUISE.

Mais tout cela ne me dit pas...

MARIELLE.

Pourquoi je suis venue ce matin ?... Voilà... Croiriez-vous bien que cet affreux Léonard ose soupçonner ma vertu ?

LOUISE.

Ah ! quelle horreur !

MARIELLE.

Horreur !... C'est le vrai mot... vous avez raison... Malgré tout ce que j'ai pu lui dire, et quoique je l'aie envoyé vingt fois se croiser les jambes sur son établi, il n'en a pas moins conservé des doutes... Depuis huit jours, il mange à peine et il ne se nourrit que de soupçons.

LOUISE.

Pauvre Léonard !

MARIELLE.

Ce qui le rend très-maigre et plus rageur de jour en jour... Et, cependant, Dieu m'est témoin si jamais!... Pauvre Léonard!... Mais je ne peux pas lui dire que Petit-Pierre m'avait remarquée avant mon mariage, qu'il a continué de penser à moi, qu'il va quelquefois chez ma marraine Pluchot, et que je profite de mes visites à la vieille marraine pour engager Petit-Pierre à m'oublier... Je n'ose pas le brusquer, Petit-Pierre... il a une tête!... Il ferait quelque malheur... dans son chagrin, et, malgré mon innocence, il me compromettrait, ce garçon... Je ne peux pas dire tout ça à Léonard... C'est ce qui fait qu'étonné de mes fréquentes absences, mon mari m'a de nouveau cherché noise, hier au soir... Moi, pour me justifier entièrement, tout en ne disant pas la vérité, je lui ai donné une raison, oh! mais, une raison qui me paraît excellente... Ça ne l'a pas satisfait... Il m'a dit qu'avant de croire il voulait consulter, ce matin même, son ami Christian... Bon!... ai-je pensé tout de suite, il y a, chez la voisine Louise, une petite chambre où d'habitude on n'entre guère... Je vais m'y placer par hasard... Quand j'aurai entendu tout ce que je veux entendre, je saurai bien mieux ce qu'il me reste à faire; puis, par la petite porte qui donne sur le jardin, je m'en retournerai tranquillement à la maison.

LOUISE.

Marielle, croyez-moi : c'est mal, ce que vous voulez faire, et je ne puis consentir...

MARIELLE.

Ah ! voisine, entre femmes mariées, on se doit ces petits services-là... D'ailleurs, rappelez-vous que je vous ai toujours offert ma fenêtre pour voir passer et défiler les beaux réquisitionnaires qui vont rejoindre les armées... Puisque je vous ai prêté ma croisée pour voir, vous pouvez bien me prêter votre chambre pour entendre.

LOUISE.

Ma voisine... je vous assure... c'est impossible.

MARIELLE.

Laissez donc, ma voisine...

AIR *de Lestocq*.

C'est entendu,
C'est convenu,
Je compte ici
Sur votre appui,
Ma chère.
Laissez-moi faire,
Et je soutien,
Qu'entendre ainsi leur entretien
C'est bien.

(Elle entre dans la chambre à droite, et referme la porte.)

SCENE III.

LOUISE; *puis*, CHRISTIAN.

LOUISE, *s'approchant de la fenêtre.*

Quel contre-temps!... Que faire?... Si M. Roger allait venir maintenant!... De là, Marielle nous entendrait... et personne ne doit savoir... Cependant, il faut...

(Elle replace la lampe près de la fenêtre.)

CHRISTIAN, *en dehors*.

Beau garde chasse,

Dans le hallier,
Le gibier passe,
Guettons l'gibier.

LOUISE.

Christian ! mon mari !... Ah ! mon Dieu !... Cette lampe loin de la fenêtre... (*Elle éloigne vivement la lumière de la fenêtre.*) M. Roger comprendra qu'il ne doit plus entrer !...

CHRISTIAN, *paraissant et chantant.*

J'vois un' fillette,
Qui va cueillant
Fleurs et noisette,
Feu vivement !

(Il embrasse Louise deux fois.)

Bravo ! je fais coup double, et je ne tire pas ma poudre aux moineaux... Dis donc, ma petite Louise, tu ne m'attendais pas si tôt, hein ?... Je vais te dire... voyant, hier soir, qu'il était tombé de la neige, j'avais, dès patron minette, donné rendez-vous aux gardes, à mes inférieurs... pour détourner un loup... Tu sais, ici près, à la Croix de pierre... Les loups, c'est malin en diable, ça ne se détourne que par la neige... Voilà que nous étions dans les bois à tourner, à retourner... Mais, moi, je n'avais guère les yeux sur les sentes, pour découvrir la trace du loup... J'avais toujours le nez au vent... Là-dessus, v'là le vieux père Lafeuille qui me dit : « Hé ! Christian, est-ce que tu espères trouver le loup perché sur un arbre, comme un corbeau, que tu as toujours le bec en l'air ?... Est-il bête, ce père Lafeuille ! il ne comprend plus rien à l'amour... Il est vrai qu'il a soixante-dix ans, et qu'il a toujours croupi dans le célibat... Oui, c'est l'amour, l'amour

légitime et conjugal, qui m'a, cette nuit, troublé dans mes fonctions de garde-cerf... Pourquoi ?... Parce que notre maison est dans un carrefour et qu'au bout de chaque allée du bois, je voyais toujours une petite fenêtre, et derrière la petite fenêtre, une lumière... Pauvre Louise, que je me disais, elle est là... elle m'attend... Il y a bon feu dans l'âtre et bonne soupe dans la marmite... Ah! je n'y ai plus tenu!... « Hé! les autres, que j'ai dit, passez sous la futaie... moi, je vais longer la coupe n° 11... nous nous rejoindrons à la Mare du Diable...» Et, là-dessus, chacun de son côté, nous avons tiré nos guêtres... Détournez le loup, mes gaillards, me voilà auprès de ma louloute, moi!... Louloute! va!... (*Il l'embrasse.*) Pristi! j'ai l'onglée!... oh! réchauffe-moi mon onglée, hein? C'est un bel état que le nôtre en hiver; mais on ne devrait le faire qu'en été... Ah! voilà que ça va mieux!... J'avais les doigts sans connaissance!... Réchauffe-moi encore un brin... Voilà un fameux petit poêle... Christi! que la femme est une belle invention, quand il gèle!... et même quand il ne gèle pas.

LOUISE.

Maintenant, songe que tu as un rendez-vous.

CHRISTIAN.

A la Mare du Diable?... Qu'ils attendent, les autres!

LOUISE.

Par la neige et le froid qu'il fait!... y penses-tu, Christian?

CHRISTIAN.

C'est leur devoir... Depuis quelque temps, Dieu

merci, nous sommes tous égaux... je vénère le bienfait de l'égalité, mais ils ne doivent pas oublier qu'ils sont mes inférieurs... tiens donc!...Qu'on est donc bien chez soi!... Je me fais l'effet d'un petit roi... Qu'est-ce que je dis donc?... Il n'y en a plus de roi... Je veux dire que je suis heureux comme un seigneur... Bon!... encore une bêtise!... rasés, les seigneurs!... D'ailleurs, ils n'attendaient rien au bonheur conjugal... Avant d'être fonctionnaire public, j'ai appartenu à un ci-devant... J'avais un bon emploi... j'étais préposé au sommeil d'une marquise, à six lieues d'ici... Je battais les fossés du château et j'empêchais les grenouilles de faire de la musique... En voilà de la tyrannie!... les priver de causer de leurs affaires, ces pauvres bêtes! Aussi, je suis sûr qu'elles ont béni la révolution... quoiqu'on dise qu'un jour elles avaient demandé un roi... Comme je te disais donc, ces grands seigneurs, ça n'entendait rien au bonheur conjugal... Tiens, M. le marquis... il restait quelquefois quinze jours, trois semaines, un mois absent... puis, il revenait .. Tu crois tout bonnement qu'il sautait de voiture pour sauter au cou de sa femme... Je t'en souhaite... Il rentrait gravement dans son appartement... Il se faisait poudrer, mettait un bel habit avec des paillettes, une épée au côté, et un chapeau sous le bras!... Comme c'est commode, un chapeau sous le bras!... Et puis, en grande cérémonie, on allait demander à madame si monsieur pouvait se présenter chez elle... Ah! oui!... Madame, de son côté, se faisait coiffer aussi, mettait des mouches, et des pa-

niers. V'là encore qui est commode, des paniers! Si bien que, grâce à la poudre, à l'épée, aux mouches et aux paniers, on attendait six heures pour s'embrasser... Six heures! comme ça réchauffe l'amour!... Nous autres, c'est pas ça... ah! ben oui... On se revoit... on se saute au cou... on s'embrasse tout de suite...

Il va pour embrasser Louise et s'arrête en voyant entrer Léonard.

SCENE IV.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD.

Pardon, excuse, faut-il que je revienne?

CHRISTIAN.

Pourquoi ça donc!... (*Il embrasse Louise.*) Entre, mes affaires sont terminées... Qu'est-ce que tu veux, Léonard, de si grand matin?... m'apportes-tu ma veste?

LÉONARD.

Ta veste?... elle se repose les bras croisés... et moi aussi, vu que je n'ai pas la tête à la besogne, que je ferais les coutures tout de travers et que je me coudrais les doigts dans les doublures.

CHRISTIAN.

Qu'est-ce que tu as?... voyons...

LÉONARD.

Voilà la chose... Je ne peux pas dire ça tout debout.

CHRISTIAN.

Eh bien! assieds-toi et parle.

LÉONARD.

Figure-toi que... (*S'arrêtant en regardant Louise.*)

C'est une affaire entre hommes, et comme ta femme n'est pas de ton sexe...

CHRISTIAN.

Ah ! que de difficultés !... Tiens, Louise, laisse-nous, ma fille... Sans cela, tu le connais, il nous tiendrait là une heure... (*A mi-voix.*) Va dans ta chambe.

LOUISE.

Au revoir, M. Léonard.

LÉONARD.

Vous ne m'en voulez pas, voisine ?

LOUISE.

Moi, pas le moins du monde... Seulement, ne retenez pas mon mari trop longtemps... ses camarades l'attendent, et le service avant tout. Tu sais... le service avant tout !...

SCENE V.

CHRISTIAN, LÉONARD.

CHRISTIAN.

Tu l'entends, Léonard, le service avant tout... Hein ! comme elle vous simule !... Si jamais je monte en grade et que je devienne garde à cheval, je pourrai dire que c'est elle qui m'aura mis le pied dans l'étrier... Fameuse épouse !

LÉONARD.

Christian, tu as mis la main sur le bon numéro, toi, tu as eu du bonheur !

CHRISTIAN.

Le fait est que, quand j'ai fourré le bras dans le sac du mariage, où, comme dit cet autre, il y a quatre-vingt-dix-neuf couleuvres et une anguille... j'ai amené l'anguille, moi !...

LÉONARD.

T'as amené l'anguille... et tu as laissé les autres avaler les couleuvres...

CHRISTIAN.

Dis donc... est-ce que, par hasard, tu en digères une en ce moment?... Nous allons la faire couler. Tiens, assieds-toi... un bon verre de bière, le matin... c'est sain...

Il place un pot de bière et deux verres sur la table.

LÉONARD, *allant s'asseoir.*

Oui, de la bonne bière bien fraîche... ça réchauffe...

CHRISTIAN, *après avoir versé.*

A la tienne! (*Ils boivent.*) Eh bien! et ta couleuvre?

LÉONARD.

Nous allons arriver à cela... D'abord, primo, tu es garde forestier?

CHRISTIAN.

Je suis cela depuis le jour de ma nomination...

LÉONARD.

En qualité de garde forestier, dis-je, tu possèdes un grand nombre de malices et pas mal de piéges pour attraper les animaux nuisibles.

CHRISTIAN.

Le fait est qu'à vingt lieues à la ronde, il n'y a pas un confrère capable de m'en remontrer... Après ca, quand on a toujours vécu avec les bêtes...

LÉONARD, *lui serrant la main.*

Or, comme nous ne nous sommes jamais quittés, que l'on peut même nous appeler une paire d'amis, je viens te demander un piége, un traquenard, une trappe...

CHRISTIAN.

J'y suis ! on attaque tes poules et tes lapins ?

LÉONARD.

Non... c'est ma femme qui est attaquée...

CHRISTIAN.

Par quel animal ?

LÉONARD.

Ah ! voilà ! je ne connais pas encore sa forme... C'est pourquoi je viens te prier de m'imaginer une ruse...

CHRISTIAN.

Comment ! là, vrai, est-ce que ta femme ?...

LÉONARD, *hochant la tête.*

Eh ! eh !

CHRISTIAN, *avec emportement.*

Léonard, on ne rit pas avec ces choses-là !

LÉONARD.

Mais, je n'en ris pas du tout... j'enrage, au contraire !

CHRISTIAN.

T'es-tu aperçu de quelque chose ?... as-tu des preuves ?

LÉONARD.

Mon ami, il ne s'agit pas de ça... donne-moi un piége.

CHRISTIAN.

Un piége, un piége... S'il était question d'un renard ou d'un blaireau, pardieu ! je connais les mœurs de ces gaillards-là... mais, nous avons affaire à une autre espèce de bête rongeuse et malfaisante.

LÉONARD.

Oh ! oui, rongeuse et malfaisante ! J'aimerais mieux

avoir affaire à dix fouines, à vingt belettes et à trente-cinq putois...

CHRISTIAN.

Il faut donc que tu me donnes des renseignemens... Le nuisible en question vient-il rôder le jour ou la nuit?... Quelle est sa marche... ses habitudes?... à quoi peux-tu reconnaître qu'il s'approche?

LÉONARD.

Il ne s'approche pas... En deux mots, voilà : Depuis longtemps la nature m'avait donné un magnifique sommeil... tu sais... de ces beaux sommeils qui empêchent les autres de dormir... Il paraît que la nature est devenue jalouse; car, depuis un mois, elle m'a retiré sa faveur... Bref, je ne dors plus aussi bien; mais, comme je suis un peu cachotier, je n'en ai rien dit à Mme Léonard.

CHRISTIAN.

Voyons, après?...

LÉONARD.

Eh bien! je me suis aperçu que, depuis une quinzaine de jours, quand ma femme me croit bien endormi, elle se lève, s'habille, ferme doucement la porte et s'en va... une demi-heure après, doucement toujours, elle rouvre la porte, se déshabille et se recouche.

CHRISTIAN.

Et tu ne l'as pas suivie?

LÉONARD.

Non, puisque je suis censé dormir?

CHRISTIAN.

Imbécile!... Et tu n'as jamais laissé entendre à ta femme que tu t'étais aperçu?...

LÉONARD.

Si... si... pas plus tard qu'hier au soir... Que veux-tu, je n'y pouvais pas tenir...

CHRISTIAN.

Qu'a-t-elle répondu?

LÉONARD.

Qu'elle était somnambule.

CHRISTIAN.

Ça se pourrait bien encore.

LÉONARD.

Qu'est-ce que c'est que ça, somnambule?

CHRISTIAN.

Je vais te l'expliquer que ce sera clair comme de l'eau de source... Somnambule, c'est un homme ou une femme... le sexe n'y fait rien... bien... Les somnambules ont comme ça des idées qui leur prend... pourquoi?... on n'en sait rien encore; mais ce sera mis dans les gazettes, un de ces jours... Ils ont des idées sangrenues... ils montent sur les toits, grimpent sur les arbres, ils dencendent dans les puits... On en a vu qui mettaient du vin en bouteilles... on en a même vu qui pêchaient à la ligne... On croit qu'ils sont éveillés et ils dorment; mais, en dormant, ils travaillent... ils font même des choses supérieures... On a vu des charpentiers confectionner des montres, des maçons faire de la galette... Toi, tu es tailleurs?... eh bien! si tu étais somnambule, je ne serais pas étonné de te voir faire des choses impossibles!... rapporter des coupons de drap à tes pratiques...

LÉONARD.

Oh! il n'y a pas de tailleur qui soit somnambule...

CHRISTIAN, *riant.*

Ce n'est pas toi, toujours.

LÉONARD.

Mais, dis donc, Christian... si une femme profitait de ce qu'elle est somnambule pour aller trouver un galant?... Ça s'est-il vu?

CHRISTIAN.

Ça doit s'être vu.

LÉONARD, *se levant.*

Ah! mon Dieu!... Eh bien! sais-tu ce que je crois?

CHRISTIAN, *de même.*

Qu'est-ce que tu crois?

LÉONARD.

Que ma femme est une fausse somnambule, qu'elle ne quitte pas un bon lit, bien chaud, pour aller se fourrer dans un puits, mais plutôt pour aller dans la grange à Petit-Pierre, qui lui faisait les yeux doux avant notre mariage...

Marielle a entr'ouvert un instant la porte de la chambre à droite pour écouter, puis elle disparait.

CHRISTIAN.

Allons!... tu te montes la tête!... Il y a un moyen de t'en assurer. Quand ta femme se sera levée, lève-toi... quand elle sortira, sors... marche doucement derrière elle... sur la pointe du pied, comme s tu guettais un loup...

Il marche tout en parlant.

LÉONARD, *le suivant.*

Comme si je guettais un loup...

CHRISTIAN.

Comme si tu guettais un lièvre...

LÉONARD, *suivant toujours*.

Comme si je guettais un lièvre.

CHRISTIAN.

Et assure-toi de la manigance.

LÉONARD.

Bon, et après ?

CHRISTIAN.

Eh bien ! après, tu verras que tu te trompais et que tu n'étais qu'un imbécile.

LÉONARD.

Oui, oui... mais enfin, si je suis sûr de mon accident.

CHRISTIAN.

Ah ! alors, il ne reste qu'une chose à faire.

LÉONARD.

Laquelle ?

CHRISTIAN.

On se met sur le corps un habit de soldat.

LÉONARD.

Ça m'est facile... j'en ai de tout confectionné dè ma main... Et puis ?...

CHRISTIAN, *s'animant*.

Et puis, comme on ne peut plus vivre avec la femme qui nous a déshonoré... Sans la revoir, sans lui dire un mot, sans bruit, sans scandale, on quitte le village, le pays... on va chercher la mort, mais une mort utile à quelque chose...Bref, pour se distraire, on va se faire casser la tête,après avoir endommagé celles d'une demi douzaine de Prussiens.

LÉONARD.

Tu ferais ça, toi ?

CHRISTIAN.

Mot-à-mot... Mais, je ferais autre chose avant !

LÉONARD.

Quoi donc ?...

CHRISTIAN.

Je ne suis pas tailleur, moi ! je suis garde forestier... Je ne manie pas l'aiguille, mais je me sers d'un fusil... Deux balles mariées dans les canons, et feu sur le galant, comme si c'était une bête fauve.

LÉONARD.

Oh !... si c'était un père de famille !...

CHRISTIAN.

Laisser vivre un homme qui nous couvre de honte, qui nous prend l'amour de notre femme... Léonard, Léonard, tiens, ne me parle plus de ces choses-là !... Tais-toi !... tais-toi !... ça me fait bouillir le sang et ça me retourne le cœur !... (*Musique en sourdine à l'orchestre.*) Chut !... écoute donc !... (*Écoutant.*) On marche là-dedans.

LÉONARD.

Je n'ai rien entendu.

CHRISTIAN.

Je ne me trompe pas... Un garde, ça a l'ouïe fine... Attends, attends...

Il va pour ouvrir la porte ; en ce moment, Marielle, une lampe à la main, sort de la chambre ; son regard est fixe et sa contenance est celle d'une somnambule.

SCENE VI.

LES MÊMES, MARIELLE ; *puis*, LOUISE.

CHRISTIAN, *voyant Marielle.* Ah bah !

LÉONARD. Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHRISTIAN.

Pardieu ! ta femme.

LÉONARD.

Pourquoi donc qu'elle a un air comme ça?

CHRISTIAN.

Chut!... Veux-tu pas la réveiller?

LÉONARD.

Elle dort donc?

CHRISTIAN.

Certainement... Pauvre femme, tu la soupçonnais!... Eh bien! c'est la vérité, la pure vérité... elle est somnambule!...

LÉONARD.

V'là donc ce que c'est?... C'est drôle tout de même... Tiens, elle a les yeux ouverts!

CHRISTIAN.

Vois-tu... dans sa promenade, elle sera venue jusqu'ici en traversant le jardin... Oh! tu peux tourner autour d'elle et la regarder... pas de danger qu'elle te voie... Seulement, garde-toi de la réveiller, ça lui donnerait une commotion, qu'elle se casserait comme du verre.

LÉONARD.

Le fait est que les femmes, c'est si fragile!...

Pendant ce temps, Marielle est allée s'asseoir sur une chaise. — La musique cesse à l'orchestre.

MARIELLE, *haut et à elle-même.*

Oh! oui, je le vois bien!... Je le sens bien!

CHRISTIAN.

Tiens, v'là qu'elle parle!

LÉONARD.

Elle dit qu'elle voit... qu'est-ce qu'elle voit?... Elle dit qu'elle sent... qu'est-ce qu'elle sent?...

CHRISTIAN.

Tu vas le savoir.

LÉONARD.

Comment ça?

CHRISTIAN.

On dit que lorsqu'on leur parle, ils répondent.

LÉONARD.

Je vas lui parler...

CHRISTIAN.

Non pas ; elle n'aurait qu'à reconnaître ta voix.

LÉONARD.

Tu as raison... Parle-lui, toi... Tu sais ce qu'il faut lui demander, n'est-ce pas ?

CHRISTIAN.

Pardieu !

MARIELLE, *soupirant.*

Ah !

CHRISTIAN.

Vous soupirez, voisine ?

MARIELLE.

Oui...

CHRISTIAN.

Et pourquoi soupirez-vous ?

MARIELLE.

Parce qu'il ne m'aime plus.

LÉONARD.

Il... Qui est-ce ça, *il?...* Est-ce que ce serait ce gueusard de Petit-Pierre, par hasard ?

CHRISTIAN.

Tais-toi donc, laisse-la jacasser, cette femme... et tu auras la satisfaction de savoir ce qu'elle a dans l'esprit... (*A Marielle.*) Ainsi, voisine, vous croyez qu'il ne vous aime plus?

MARIELLE.

Oh ! j'en suis sûre... Moi qui l'aimais tant, le monstre !

LÉONARD.

Christian !... les cheveux m'en dressent sur la tête... Christian, je veux savoir qui c'est le monstre.

CHRISTIAN.

Tais-toi donc, bavard !

MARIELLE, *allant s'asseoir.*

Me rendre malheureuse !... me soupçonner, moi, qui lui suis si dévouée, si fidèle... Quand je l'ai épousé, dame ! c'est vrai, je n'avais pas trop d'inclination pour lui... mais je lui ai tout avoué franchement, et à force de chercher à l'aimer, j'y suis parvenue... Ce cher Léonard...

LÉONAND, *avec joie.*

Hein ?

MARIELLE.

Il est si aimable, si spirituel, si gentil !

LÉONARD, *se rengorgeant.*

On dirait qu'elle y voit !

CHRISTIAN.

J'espère que te voilà rassuré, vilain jaloux ?

LÉONARD.

Oh ! oui, je suis rassuré !... Pauvre Marielle !... Si je connaissais celui qui a inventé les somnambules, je l'habillerais gratis... pendant quinze jours.

MARIELLE.

Et pour tant d'amour, de dévoûment... du mépris, des dédains... L'autre jour, à la danse, je l'ai bien vu... il a embrassé la grande Claudine !

CHRISTIAN, *à Léonord.*

Est-il vrai, misérable?

LÉONARD.

Je me croyais si bien caché... derrière la corde du puits...

MARIELLE.

Et à la grosse Pompette... il lui a fait des cadeaux... Il lui a donné un mirliton et un hussard en pain d'épice.

CHRISTIAN, *secouant Léopold.*

Ah!... tu détournes l'argent de ton ménage, gredin! Tu donnes des mirlitons et des hussards en pain d'épice, séducteur!...

LÉONARD.

Que veux-tu?... Je me croyais malheureux... je cherchais des distractions et un cœur qui comprît le mien... Ça m'a coûté cinq sous!

MARIELLE, *se levant.*

A mon âge, à dix-sept ans, être délaissée, abandonnée par celui que j'aime, que j'aimerai toujours!... Ah! c'est trop souffrir!...

Elle pleure.

LÉONARD, *pleurant aussi.*

Hi! hi!...

CHRISTIAN.

Finis donc, Léonard!

LOUISE, *entrant.*

Qu'y a-t-il donc?

CHRISTIAN, *à Louise.*

Chut! ne la réveille pas!

LOUISE, *regardant Marielle.*

Comment?...

CHRISTIAN.

Elle est somnambule... Et ce misérable-là qui osait soupçonner... (*A Léonard.*) Vaurien, chenapan !... Une petite femme si aimable, si gentille, si estimable !...

LÉONARD, *pleurant.*

Hi ! hi ! hi !

CHRISTIAN.

Dieu ! que tu es lait quand tu pleures !

MARIELLE.

Oui, oui, rendons-lui sa liberté... qu'il puisse en épouser une autre... ce sera la dernière marque d'amour que je lui donnerai... (*Se levant.*) C'est bien décidé... personne ne me voit, personne ne m'entend... vite dans la forêt... au bout de la grande avenue, la Mare au Diable... une mare sans fond... du courage ; il n'entendra plus parler de moi.

LÉONARD, *vivement.*

Christian, faut la réveiller !

CHRISTIAN.

Du tout ! ça pourrait la tuer...

LÉONARD.

Mais il faut la suivre... (*Il veut accompagner Marielle qui entre dans la chambre à droite, dont elle pousse vivement la porte.*) Elle a fermé la porte...

CHRISTIAN.

Vite ! vite ! par là... En traversant le cimetière, tu arrivas avant elle...

LÉONARD.

C'est ça !... (*Revenant.*) Mais viens avec moi.

CHRISTIAN.

Pourquoi ça ?

LÉONARD.

Pour traverser le cimetière seulement.

CHRISTIAN.

Poltron !

LÉONARD.

Qu'est-ce que tu veux ?... Il y a là tant de gens que j'ai habillés... Je ne sais pas ; mais j'ai toujours peur qu'ils ne me tirent par le pan de ma veste.

CHRISTIAN.

Pour reprendre un peu du drap que tu leur as chippé... Allons, je vais te faire un bout de conduite.

LÉONARD.

Ah ! pauvre Marielle... Maintenant, plus jamais de soupçons !... Tu pourras entrer, sortir, marcher, courir, le jour, la nuit, me raconter tout ce que tu voudras, je te croirai, les yeux fermés.

CHRISTIAN.

En route ! en route !...

Ils sortent vivement tous deux par le fond.

SCENE VII.

LOUISE, MARIELLE.

MARIELLE, *rentrant aussitôt avec précaution.*

Sont-ils bien partis ?

LOUISE.

Que signifie ?

MARIELLE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !... Pauvre Léonard... maintenant me voilà sûr de lui...

LOUISE.

Comment ! c'était une ruse ?

MARIELLE.

Grâce à laquelle il n'aura plus le moindre soupçon... Merci, voisine, du service que vous m'avez rendu... Soyez tranquille, je ne suis pas ingrate, et la preuve, c'est que, tout en rassurant mon mari, j'ai servi à éloigner le vôtre.

LOUISE.

Christian !... Mais quel motif aurais-je ?...

MARIELLE.

Quel motif ?... Pendant que j'étais dans cette petite chambre, j'ai vu un homme en manteau, aller, venir, tourner et retourner autour de votre maison.

LOUISE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

MARIELLE.

Mais qui donc ça peut-il être ? me disais-je... Et voilà qu'un rayon de la lune me fait parfaitement reconnaître, qui ?...

LOUISE.

M. Roger?

MARIELLE.

Vous l'avez nommé... Oui, M. Roger Duchamp, l'ancien secrétaire du vicomte d'Aulnay, le ci-devant seigneur du village.

LOUISE, *à part.*

On l'a vu !

MARIELLE.

Ah ! il faut qu'il ait furieusement d'amitié pour vous, ma chère Louise... Traverser le Rhin pour venir

vous voir, risquer sa tête... Car enfin, quoiqu'il ne soit pas noble, il n'en a pas moins suivi des ci-devans...

LOUISE.

Ah ! Marielle, si vous saviez...

MARIELLE.

Ça ne me regarde pas... vous faites ce que bon vous semble... Moi, d'abord . je donne toujours raison aux femmes mariés... c'est mon système... Seulement, voi-sine, un conseil d'amie... Votre mari ne connalt pas M. Roger Duchamp... il ne l'a jamais vu... très-bien !... mais il n'ignore pas que vous avez dû épouser le jeune secrétaire. Votre mari est jaloux , très-jaloux , soyez prudente, Louise, bien prudente !... Là-dessus, je rentre bien tranquillement chez moi , et je vous laisse... Au revoir, ma voisine.

LOUISE.

Non, Marielle, non... vous resterez... je l'exige... je vous en prie... Vous !... me soupçonner !... Oh ! alors, plus de secrets, plus de mystère pour vous... Mais vous ne nous trahirez pas ?...

MARIELLE.

Ah ! voisine !...

LOUISE.

M. Roger est près d'ici !... Christian ne peut revenir encore... Pas un instant à perdre !... (*Elle va prendre la lumière qu'elle place près de la fenêtre qu'elle entr'ouvre.*) Maintenant, Marielle, vous allez connaître un secret que je cache à Christian... Oh ! bien malgré moi !... mais, vous savez qu'il a sur nos anciens maltres des idées... Une fois, j'ai voulu les combat-

tre... Lui, si doux, si calme devant moi, il s'est irrité alors... « Louise, s'est-il écrié, tu veux que j'oublie « que mon vieux père a été chassé de sa cabane! la « cabane où je suis né!... qu'il nous a fallu l'aban- « donner?... pourquoi?... Parce que l'aspect de cette « humble maison blessait les regards d'un grand sei- « gneur. Mon père voulait mourir où il avait reçu le « jour... Il a résisté en vain... Que pouvait alors le « faible contre le puissant? Il a fallu céder, Louise, et « le pauvre paysan, chassé de chez lui, est mort de « chagrin et de douleur... J'ai vu ses souffrances, Loui- « se, et je ne les oublierai jamais! » Voilà pourquoi l'exaltation de Christian devient extrême lorsqu'on paraît regretter l'ancien ordre de choses.

MARIELLE.

Avec ça, il est fonctionnaire, il a prêté serment.

LOUISE.

J'entends marcher... ce doit être M. Roger. Marielle, vous allez connaître la vérité.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, *paraissant en dehors, à la fenêtre.*

Louise!

LOUISE.

Me voici!

ROGER, *entrant par la fenêtre qui est à la hauteur d'appui.*

Ah! il était temps!... (*Secouant son manteau qui est couvert de neige.*) Une telle faction, par le froid

qu'il fait!... (*Apercevant Marielle.*) Mais, vous n'êtes pas seule, Louise!

LOUISE.

Soyez sans crainte... D'ailleurs, il le fallait... Marielle vous avait aperçu, et, dans ses soupçons, elle m'accusait de trahir mes devoirs... j'ai voulu qu'elle fût témoin de notre entrevue.

ROGER, *à Marielle.*

Ah! madame, vous avez pu supposer... Louise, le cœur le plus pur, le devoûment le plus saint, le plus noble!... Depuis un an, elle s'expose à tout pour témoigner sa reconnaissance à ses bienfaiteurs... Sans elle, mes nobles maîtres, déchus, procrits, seraient réduits à mendier leur pain sur la terre étrangère... Qu'a-t-elle fait?... Lorsqu'on a vendu, à vil prix, les biens de la famille d'Aulnay, elle a couru chez Gervais, le riche fermier... Par ses pleurs, son éloquence, elle l'a décidé à se rendre l'acquéreur des domaines, afin de les conserver à leurs véritables propriétaires... Mais les revenus, les fermages, comment les faire passer en Allemagne?... partout la guerre... partout les relations rompues!... Il nous fallait ici un intermédiaire sûr et dévoué; Louise s'est offerte... Tous les trois mois, je traverse la frontière, je me glisse dans les bois, j'arrive jusqu'ici... et elle me remet fidèlement un dépôt bien précieux, puisqu'il préserve de la misère une noble et respectable famille.

MARIELLE.

Pardon, pardon, Mme Christian... Dame! je jugeais sur les apparences, j'avais tort... vous êtes une digne

femme!.... C'est beau de s'exposer ainsi pour ses bienfaiteurs... car vous vous exposez... les lois sont si sévères pour ceux qui ont les moindres relations avec les émigrés... Et vous qui leur envoyez de l'argent!... Oh! si votre mari savait cela, il ne souffrirait pas... Vous avez bien fait de vous taire, Louise, et vous faites bien de vous cacher, M. Roger.

LOUISE, *lui tendant la main.*

Ainsi, vous n'avez plus de soupçons sur moi?

MARIELLE, *émue.*

Vous me tendez la main?... Bien vrai?... vous me pardonnez mes vilaines idées?... Merci!... Maintenant, je suis tout à vous de cœur et d'âme! et pour vous le prouver, je vais faire le guet, là, à l'entrée de la grande avenue... Si j'aperçois Christian, vite un signal... je frapperai à votre porte!...

LOUISE.

Merci, Marielle.

MARIELLE.

Maintenant, voisine, pour que je sois bien sûre que vous n'avez pas de rancune, permettez-moi de vous embrasser... Ah! vous valez cent fois mieux que moi!...

Elle sort vivement.

SCENE IX.

LOUISE, ROGER; *puis*, MARIELLE.

LOUISE.

Nous sommes seuls... pas un instant à perdre!

ROGER.

Sans doute, car si votre mari me rencontrait ici,

à pareille heure, il ne manquerait pas de me demander ce que j'y viens faire ; et, au risque de le mettre dans l'erreur, je me garderais fort de le lui dire.

LOUISE.

Je vais vous donner l'argent du fermier Gervais... et puis la correspondance... vous savez...

ROGER, *lui donnant un paquet de lettres.*

Voici, ma chère Louise, des lettres bien importantes, et qu'à tout prix il faut que vous fassiez parvenir à leur destination.

LOUISE.

Maintenant, venez !... Ce que j'ai à vous remettre est là, comme d'habitude, caché dans cette chambre... Venez !...

En ce moment, on frappe à la porte du fond.

MARIELLE, *rapidement, en entr'ouvrant la porte.*

Voici Christian !...

Elle disparait.

LOUISE.

Christian, de retour, déjà !... Ah ! mon Dieu ! vite ! vite !... Entrez là, ou nous sommes perdus... Je tacherai de l'éloigner, pour assurer votre départ !

ROGER.

Le plus tôt possible... que je puisse, avant le jour, regagner la frontière.

LOUISE.

Comptez sur moi...

Roger entre dans la chambre à gauche. — Louise ferme vivement la porte et en retire la clé.

SCENE X.

LOUISE; *puis*, CHRISTIAN.

LOUISE.

Ah ! pourvu que Christian ne lise pas sur ma figure !... Allons, allons, il ne faut pas qu'elle exprime le trouble que je ressens... Non !... non... je ne pourrai pas...

Accablée, elle tombe sur une chaise.

CHRISTIAN, *entrant.*

Me revoilà, ma petite Louise... Ne t'impatiente pas !... me revoilà !... j'ai mis le voisin Léonard sur la route... Mais, à propos de ça, qu'est donc devenue sa femme? nous ne l'avons pas rencontrée.

LOUISE, *se contraignant.*

Elle est sortie d'ici... je l'ai suivie des yeux !... Elle est rentrée tranquillement chez elle.

CHRISTIAN.

Je m'en doutais... Pauvre Léonard, il en sera pour sa faction... Mais est-il bête d'être jaloux, ce garçon-là !... Lui, qui par état est cloué toute la journée sur son établi... Moi, à la bonne heure, qui suis toujours par monts et par vaux, à courir les bois... Et puis, je ne comprends pas qu'il soit jaloux de sa femme... parce qu'enfin, elle n'a pas fait de sacrifice en l'épousant... Elle est de sa classe... C'est pas comme moi, qui ai épousé une femme comme il faut !

LOUISE.

Christian... es-tu fou?

CHRISTIAN.

Tu as beau dire, tu es une femme comme il faut,

toi... tu n'étais pas faite pour un homme comme moi... tu pouvais mettre ta jolie petite main blanche dans une main moins rude et moins calleuse que la mienne!

LOUISE.

Oui, mais eût-elle été aussi loyale, Christian?... Va, je t'assure que je suis heureuse, et que je ne regrette pas de t'avoir confié mon sort.

CHRISTIAN.

Oh ! dame, je fais tout au monde pour que tu oublies le passé... C'est qu'il était couleur de rose, tout de même... Élevée dans un beau château, traitée comme les filles de la maison... Mais, dame ! les événemens ont changé tout ça... Ote-toi de là que je m'y mette... Sans ça, tu aurais épousé quelque muscadin... M. Duchamp.

LOUISE.

M. Duchamp!

CHRISTIAN.

Oui!... Je ne l'ai jamais vu ; mais je sais qu'il t'a aimée... Tandis que moi, qui t'avais vue deux ou trois fois à la dérobée, qui t'aimais comme on aime... ce qu'on aime le mieux... j'aurais été obligé de rester seul comme un pauvre hibou... car je n'aurais jamais épousé d'autre femme que toi... Je me l'étais juré cent fois, sans espérer que cela pût être, cependant... Mais, que veux-tu... les événemens... Un beau jour, on se rend en foule au château pour le piller, le saccager... Les maîtres ont à peine le temps de se sauver... Moi, je fais comme les autres... Je parcours les grandes salles, les galeries... pas pour piller, morbleu! mais pour te

défendre, te protéger... Je te cherchais partout des yeux, et voilà que j'aperçois ton portrait que la ci-devant d'Aulnay avait peint elle-même... Allez, allez, les autres! m'écriai-je, en décrochant le tableau, prenez l'argenterie, les meubles, les pendules, les bijoux... moi. j'ai mieux que tout ça : j'ai le portrait de celle que j'aime... Me voilà riche!

LOUISE.

Bon et brave Christian!

CHRISTIAN.

Ils se moquaient tous de moi. Il y en a même un qui voulait me le prendre; mais je lui ai envoyé un coup de poing qui l'a guéri de son goût pour la peinture... Puis, en m'en allant par la grande avenue, qu'est-ce je rencontre? La pauvre Louise, assise au bord d'un fossé, pleurant, sanglotant, la tête sur ses genoux... Voilà que je mets à trembler, et puis je m'approche... Tu m'entends, tu lèves les yeux... « Mamselle, que je dis... je viens de sauver votre copie; voulez-vous me permettre de sauver l'original?... » Là-dessus tu me regardes, tu devines tout ce qui se passe en moi... tu comprends tout ce que je n'ose pas te dire... tu te lèves, tu prends mon bras et tu te laisses conduire chez ma pauvre mère, qui vivait alors... Et puis, dame! quelque temps après, tu m'as permis d'espérer; quelques semaines ensuite, tu ne m'as pas dit non; quinze jours plus tard, tu m'as dit oui, et, le décadi suivant, tu as mis le bouquet de fleurs d'oranger... Et on peut dire que ce bouquet était joliment à sa place... et que, cette fois-là, l'étiquette n'était

pas trompeuse... Et je ne chérirais pas notre nouveau régime, qui m'a nommé garde-chef, qui m'a donné un trésor de femme et un bijou d'enfant !... Je ne l'ai pas encore, ce bijou d'enfant... A propos, comment l'appellerons-nous ?

LOUISE.

Nous avons le temps d'y songer, mon ami...

CHRISTIAN.

J'ai envie de le nommer Fructidor...

LOUISE, *souriant.*

Si c'est une fille ?

CHRISTIAN.

Je l'appellerai Fructidorine; c'est gentil, n'est-ce pas?

LOUISE.

Oui... oui... Mais tu oublies que tes camarades t'attendent à la mare.

CHRISTIAN.

Ah ! merci, voilà l'heure du déjeûner ! Je ne m'en irai qu'après !

LOUISE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

CHRISTIAN.

Avec ça, j'ai un appétit... Dis donc, c'est pas comme il y a trois mois, jour par jour... Tu sais ?...

LOUISE.

Oui, ce matin que tu es rentré de si mauvaise humeur...

CHRISTIAN.

Oh ! tu t'en souviens, rancunière ?

LOUISE.

Sans doute... tu m'as brusquée... Et que veux-tu ?... tu ne m'avais pas habituée à cela.

CHRISTIAN.

C'est vrai... je suis un brutal !... un sanglier !... un ours!... Ai-je été bête!... ai-je été Léonard, ce jour-là... Eh bien ! je vais te dire pourquoi j'ai été de si mauvaise humeur, il y a trois mois, et tu conviendras qu'il y avait de quoi me mettre martel en tête... Au point du jour, je rentre ici, après ma tournée dans les bois, et je trouve sur le sable du petit sentier, la marque d'un pied... des traces de pas... Tu conçois, nous autres gardes, habitués à guetter le gibier, toute trace nous occupe... nous tracasse... c'est le métier... Voilà donc que je regarde de plus près, et je reconnais parfaitement un pied d'homme... Mais, dame, un pied d'un mignon, d'un effilé, qu'il n'y en a pas un pareil dans le village... Ils ont tous des souliers longs comme une écumoire... Qu'est-ce que ça signifie ? me dis-je... Voyons donc ça... Et me voilà sur la piste... Elle me conduit, où?... Devine... Tu ne sais pas?... Non !... Eh bien ! juste sous cette fenêtre !... Alors, je suis devenu fou, j'ai fait des sottises, je t'ai brutalisée, au lieu de te dire tout bonnement ce qui en était... Aussi, je t'en demande pardon, Louise, vois-tu, pardon du fond du cœur !... A moins d'avoir perdu l'esprit, on ne soupçonne pas une femme comme toi !

LOUISE, *lui prenant la main.*

Christian, aie toujours confiance en moi, je t'en prie !... Tous les malheurs viennent de la jalousie, des soupçons...

CHRISTIAN.

De la jalousie, des soupçons... allons donc !... plus

jamais !... C'est dit, arrêté, convenu, promis, juré !... Va chercher la soupe.

LOUISE, *à part.*

Hâtons-nous, pour que Christian rejoigne au plus vite ses camarades.

CHRISTIAN.

Va, ma petite femme.

ENSEMBLE.

CHRISTIAN, *gaîment.*

AIR : *Adieu, ma petite Cath'rine.* (Mariage au tambour.)

Que notre déjeûner s'apprête;
Va, je t'attends, ne tarde pas !
Car nous allons, en tête-à-tête,
Faire ici le plus doux repas.

LOUISE, *à part.*

Que sa présence m'inquiète,
Mon Dieu, mon Dieu, quel embarras !
En ces lieux la crainte m'arrête,
Et pour Roger je tremble, hélas !

SCENE XI.

CHRISTIAN, *seul.*

Mais suis-je heureux!... suis-je content!... suis je bien dans mon intérieur !... Et, comme je le dis toujours : cette félicité-là, Christian, tu la dois à cette bonne révolution !... Sans elle, tu battrais encore les fossés pour tracasser les grenouilles... Vive le mariage !... vive la liberté!... vive ma femme!... une et indivisible!...

(Chantant tout en dansant.)

Il n'y a pas d'homm' plus heureux qu'moi
Dans tout' la France entière ..
Et, quand les abricots viendront,
Il va me naître un rejeton...

Nous serons trois dans la maison.
Et zon, zon, zon !
Viens donc m'embrasser, ma Louison !

SCENE XII.

CHRISTIAN, LÉONARD.

LÉONARD, *entrant, un paquet sous le bras.*

Il danse !... Tu danses ?...

CHRISTIAN.

Quand on a le cœur à ça... tiens donc !...

Il continue de sauter.

LÉONARD, *à part.*

Le cœur à ça !... Pauvre garçon !... C'est égal, il faut que je lui dise...

CHRISTIAN.

A propos. . et ta faction ?... T'es déjà revenu de la Mare au Diable, toi ?...

LÉONARD.

Je m'y rendais en courant, comme un cerf pressé... très-pressé... et puis, je me suis arrêté tout court !... C'te bêtise, que je m'ai dit... mais la mare est gelée !... Elle est gelée de fond en comble, c'te pauvre mare !... faudrait y faire un trou avec une pioche pour avoir le plaisir de s'y plonger... Et, là-dessus... je suis revenu au petit trot à la maison, où j'ai trouvé ma femme qui dormait tranquillement.

CHRISTIAN.

Là !... tu vois bien que tu avais tort de soupçonner ton épouse... tandis que c'est toi, au contraire... Que je t'y repince encore à te ruiner pour des femmes... à donner des mirlitons !... Combien t'en faut-il donc des

beautés?... t'es donc un sultan? t'es donc un descendant du roi Salomon ?... Il te faut donc un sérail?... Apportez donc un sérail à monsieur !

LÉONARD.

C'est fini, Christian, c'est fini... La preuve, c'est que je me suis remis à l'ouvrage... J'ai cousu le dernier bouton à un habit, que je porte, comme tu vois, à une pratique... (*A part.*) Tant pis!... j'ai commencé... il faut achever... mais adroitement... (*Haut.*) Oui, mon pauvre Christian, je porte cet habit à une pratique qui en a besoin tout de suite.

CHRISTIAN.

Pourquoi prends-tu ton air malin des dimanches pour me dire ça?...

LÉONARD.

Moi?... pas du tout... c'est mon air de tous les jours... Je dis seulement qu'il faut que je me dépêche ; mais avant, comme je tiens à contenter mon monde, je venais te demander une chose...

CHRISTIAN.

Laquelle ? voyons...

LÉONARD.

Tu es de la même taille, tu as la même tournure que ma pratique... absolument... alors, fais-moi le plaisir d'essayer ça... Sur toi, je verrai si ça pèche...

Il développe un habit de soldat qu'il portait sous le bras.

CHRISTIAN.

Pourquoi ne l'essaies-tu pas sur le dos même de ton homme ?... C'est bien plus simple.

LÉONARD.

Non... je verrai si j'ai quelque chose à reprendre,

et, quand je le livrerai, mon habit ira comme un bas de soie... C'est ainsi qu'on se fait des réputations... Allons!... ôte ta veste!

CHRISTIAN.

Voyons, dépêchons... aide-moi... (*Mettant son bras dans une des manches.*) Bon! tu n'en fais jamais d'autres... tu as laissé un bâtis!...(*Forçant.*) Allons donc!... Le soldat français ne connaît pas d'obstacles! Enlevé la position!

LÉONARD, *s'extasiant.*

Christian!... comme ça va!... comme ça prend, comme sa colle... pas un pli!...

CHRISTIAN.

Tes habits n'en font jamais de plis... tu ne mets pas assez de drap pour ça, avare...(*Cherchant à le boutonner.*) Comme c'est étroit!... Ça gingle!... ça gingle!... Après ça, tu te dis : Voilà un jeune homme qui part de chez lui pour être soldat... Il se porte bien, il est dodu; mais, dans six semaines, la marche, les privations, la fatigue... l'habit sera trop large... faut commencer par le faire étroit... Maintenant, tu as bien vu? tu es content? Ote-moi ça.

LÉONARD.

Je ne peux pas.

CHRISTIAN.

Alors, je vais l'ôter moi-même.

LÉONARD, *l'arrêtant.*

Mon pauvre Christian, faut pas m'en vouloir, vois-tu : mais je ne peux pas... parce que... cet habit-là...

CHRISTIAN.

Eh bien! cet habit-là, c'est un habit de réquisitionnaire.

LÉONARD.

Juste ! Et c'est pour toi que je l'apporte.

CHRISTIAN.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

LÉONARD.

Je veux dire... ce que tu as dit toi-même... « Quand « on a des accidens dans son ménage, on va se faire « casser la tête. »

CHRISTIAN, *furieux*.

Misérable !... tu mens !... tu mens !... Mais, non... un peu de sang-froid... du calme... Voyons... voyons... qu'est-ce qui te fait croire ?... pourquoi penses-tu ?... as-tu des raisons ?... des motifs ?... Mais parle donc !... parle donc !...

LÉONARD.

Ne te fâche pas, Christian. Je suis un honnête homme, je suis ton ami... Tu en aurais fait autant pour moi...

CHRISTIAN.

Oui.

LÉONARD.

Eh ben ! écoute, voilà la chose : Comme je t'ai dit, je revenais de la mare...V'là que, dans le petit sentier, à côté de moi, j'entends des rires, des éclats... Bon ! que je me dis... on se moque de moi... c'est Christian ou un autre... Là-dessus, je m'approche et je reconnais, qui ?... le père Lafeuille et Clicman, le second garde...

CHRISTIAN.

Mais pourquoi riaient-ils ?... pourquoi se moquaient-ils de toi ?

LÉONARD.

Ce n'est pas de moi qu'ils ricanaient. Ils se tenaient les côtes, tout en suivant des pas sur la neige.

CHRISTIAN.

Quels pas?

LÉONARD.

Des pas qui n'étaient pas plus larges que ça... « Ce « sont les mêmes, disaient-ils, absolument les mêmes « qu'il y a trois mois, les mêmes qui ont tant tracassé « le garde-chef. »

CHRISTIAN.

C'est pas vrai!... c'est pas possible!... ils n'ont pas dit cela... Ce n'étaient pas les mêmes!

LÉONARD.

C'est ce que je leur ai dit.., mais ils m'ont répondu que les gardes, ça ne se trompait jamais... Et ils ont continué de suivre les pas... Ma foi, moi, j'ai été avec eux, ça m'intéressait...

CHRISTIAN.

Et ces pas, où allaient-ils?

LÉONARD.

Juste sous ta fenêtre.

CHRISTIAN.

Sous ma fenêtre!... Oh! mon Dieu!... il se pourrait!... Non, je n'y crois pas!... je ne veux pas y croire!... Cependant, depuis que je suis rentré... elle ne m'a pas paru la même... Elle a cherché à sourire, c'est vrai... mais ce n'était pas franc... c'était contraint... c'était guindé... Plusieurs fois, oh! je m'en souviens, elle a voulu m'éloigner... Oui... et puis, un tas de petites choses, de ces petites choses qu'on ne

peut pas dire, qu'on ne peut pas préciser, mais qui se remarquent, qui inquiètent, qui taquinent!... Oh! Léonard... Léonard!... pourquoi es-tu venu me raconter ça!... Fallait pas me dire... Eh bien! je serais content... je ne saurais rien... et quand on ne sait rien... Oui, mais, moi, je sais!... Oh! Louise! Louise!... que tu me fais souffrir!... Mon Dieu! mon Dieu! que t'ai-je donc fait?...

Il sanglote.

LÉONARD.

Christian!... mon ami!...

CHRISTIAN.

Tu as raison... je pleure!... Pleurer!... pleurer!... c'est bien le moment!... Il me reste autre chose à faire... Viens! viens!...

LÉONARD.

Où ça?...

CHRISTIAN.

M'assurer que tu ne t'es pas trompé... que ce sont bien les pas de l'autre fois... Et ensuite!... Tiens!... je n'ose pas dire ce qui se passera ensuite... Viens, Léonard!... viens!...

SCENE XIII.

LES MÊMES, LOUISE, *apportant une soupière.*

LOUISE, *regardant Christian avec étonnement.*

Tiens!... pourquoi cet uniforme, mon ami?...

LÉONARD.

Oh! pour essayer seulement!...

LOUISE, *posant la soupière sur la table.*

Christian, quand tu voudras déjeûner...

CHRISTIAN, *avec colère.*

Je n'ai pas faim !

LOUISE.

Mais tu me disais, tout-à-l'heure...

CHRISTIAN.

Eh bien ! quoi, j'ai changé d'idée!... On ne peut donc pas changer d'idée ?... Je ne veux pas manger, moi !

LOUISE.

Mais d'où vient cette humeur ?... cette colère?...

CHRISTIAN.

Tiens, faudrait-il toujours rire et chanter?... Avec ça que vous êtes gaie, vous !... surtout aujourd'hui... Je veux être de mauvaise humeur, je ne veux pas manger, moi... ça me plaît, c'est mon idée ! Je fais ce que je veux ! je rentre quand je veux ! Quand je reviendrai, il est possible que je mange... mais en ce moment... je... parce que... Viens, Léonard !...

Il l'entraîne avec colère par le fond.

SCENE XIV.

LOUISE; *puis*, ROGER.

LOUISE.

Que signifie ?... Cette colère !... cet emportement... Mon Dieu !... Christian, se douterait-il ?... aurait-il appris que Roger... Ah ! qu'il s'éloigne... qu'il parte à l'instant même !... (*Ouvrant la porte de la chambre à gauche où est Roger.*) Venez, venez...

ROGER, *paraissant couvert de son manteau.*

Me voici.

LOUISE.

Vous avez trouvé ?...

ROGER.

L'argent, les papiers, oui.

LOUISE.

Maintenant, partez au plus vite, et que Dien vous garde!... (*Montrant la porte à droite.*) Par ici... par ici... Par la petite porte du jardin, vous gagnerez la forêt...

Pendant qu'ils traversent le théâtre, on voit Christian derrière la fenêtre.

ROGER, *au moment de sortir.*

Adieu, chère Louise !...

Il disparait. — Au même instant, Christian pousse avec violence la fenêtre dont les carreaux se brisent, et saute dans la chambre

SCENE XV.

LOUISE, CHRISTIAN.

LOUISE, *avec effroi.*

Christian !

CHRISTIAN.

Oui, Cristrian trompé, trahi !... qui sait tout, qui a tout vu, qui ne peut plus douter !

LOUISE.

Un mot, un mot !... Je vais te dire...

CHRISTIAN.

Des explications ?... Inutile !... je ne veux rien entendre...Mon fusil, mon fusil, voilà ce qu'il me faut !...

Il se jette sur son fusil, et court à la porte par laquelle Roger est sorti.

LOUISE, *se jetant au devant de Christian.*

Christian, écoute !...

CHRISTIAN, *la repoussant avec brutalité.*

Je ne vous connais plus!...

Louise chancelle. — Christian s'élance par la porte, son fusil à la main.

LOUISE.

Ah!... je meurs... Mon Dieu!... ayez pitié!... Christian!... Christian!...

En ce moment, on entend deux coups de fusil au dehors.

LOUISE, *tombant à genoux près de la porte à droite.*
Ah!...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon. — Une fenêtre. — Portes de côté et de fond.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTIAN REYNOLD, ex-maréchal-des-logis-chef des hussards.	MM. BOUFFÉ.
ROGER DUCHAMP, receveur-particulier des finances.	CASIMIR.
PICARDON, commis de la recette.	NEUVILLE.
LOUISE.	Mmes PAUL ERNEST.
JENNY, sa fille.	VALENCE.
UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe à Uzès, en 1815, dans la maison de M. Roger Duchamp.

SCENE I.

PICARDON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant par la droite.*

Madame va venir dans un instant, monsieur.

PICARDON, *avec l'accent provençal.*

Merci, mon garçon... Tu as bien annoncé, n'est-ce pas... Picardon, premier commis de la recette particulière de la ville d'Uzès, département du Gard?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

PICARDON.

Bien! bien!

LE DOMESTIQUE.

Voici madame.

SCENE II.

PICARDON, LOUISE.

PICARDON, *saluant.*

Madame, agréez l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur, Jérôme Picardon, premier commis de la recette particulière de la ville d'Uzès, département du Gard.

LOUISE.

Je connaissais vos titres, monsieur... Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

PICARDON.

C'est moi qui vous doit des excuses, madame... Vous êtes arrivée hier, pendant la nuit, et je me présente de trop bonne heure, peut-être? mais le devoir m'obligeait d'être le premier à saluer notre nouveau receveur, M. Roger Duchamp, mon chef, que je n'ai pas encore vu, et à le prier d'agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle...

LOUISE.

Je vous prie d'excuser M. Duchamp. En ce moment, il écrit, et...

PICARDON.

Comment donc! un chef n'a pas à se gêner avec un inférieur... Du reste, il me dédommage grandement de son absence en me faisant connaître une dame aussi aimable!... Je vous prie de disposer de moi, madame... Je vous ferai connaître notre ville... Quoique simple employé, je vous présenterai aux plus nobles familles... Dieu merci, je suis connu de tout Uzès pour la pureté de mes opinions; je me suis montré dans diverses circonstances... Aussi, j'ai une influence... Tenez, je puis dire, sans amour-propre, que je dispose de toute la ville....

On entend des rumeurs au dehors.

LOUISE.

Mais quel est ce bruit?

PICARDON.

Rassurez-vous... Ce n'est rien, madame.

LOUISE.

Vous savez donc?...

PICARDON.

Du moins je m'en doute!... N'ayez nulle inquiétude.

SCENE III.

LES MÊMES, JENNY.

JENNY, *accourant.*

Ma mère! ma mère!... Entends-tu?

LOUISE

En effet... le bruit redouble ... Que se passe-t-il?

PICARDON, *froidement.*

Je vous l'ai dit, une misère. Vous savez, ces anciens guerriers que l'on vient de licencier du côté de la Loire... des gens avec de grandes redingotes bleues?... Quand ils traversent isolément notre ville, le peuple s'amuse à leur jeter quelques pierres.

JENNY.

Mais c'est affreux ! Il faudrait empêcher...

PICARDON.

Pourquoi ?... C'est une excellente manifestation de l'esprit public. D'ailleurs, il faut bien laisser le peuple s'amuser un peu... Il travaille tant ce pauvre peuple... un moment de distraction...

JENNY, *bas à sa mère.*

Oh ! le vilain homme !...

LOUISE.

M. Picardon... vous me l'avez dit... vous êtes influent... Voyez, de grâce.

PICARDON.

Puisque c'est votre désir, madame, je vais aller tout examiner... Je les suivrai de l'œil, afin de pouvoir vous rendre compte... A propos de comptes... j'oubliais... (*Il dépose sur la table une liasse de papiers qu'il avait sous le bras.*) C'est le bordereau général des recettes... Je désire que M. Duchamp le signe le plus promptement possible... A mon retour, j'espère rencontrer M. le receveur pour le prier d'agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être...

LOUISE.

Allez ! allez !... je vous prie...

PICARDON.

J'y cours, madame, j'y cours...

Il salue et sort très-lentement.

SCENE IV.

LOUISE, JENNY.

JENNY.

Quel méchant homme que ce M. Picardon! Sans le connaître, je le déteste!

LOUISE.

Silence, silence, Jenny!... Cet homme est le premier commis de M. Duchamp... Il est très-influent dans la ville... Il faut le ménager.

JENNY.

C'est-à-dire qu'il faudra dissimuler... Vois-tu, maman, tout cela me fera regretter de plus en plus notre bonne Alsace... On y est franc, sincère; on n'y rencontre que de bons amis... J'avais bien raison de pleurer en la quittant.

LOUISE.

Est-ce seulement l'Alsace que tu regrettais?...

JENNY, *un peu confuse.*

Dame! maman... l'Alsace un peu... Oui... Et puis...

LOUISE.

Et puis beaucoup M. Georges Raymond?

JENNY, *vivement.*

Oui, mais l'Alsace d'abord!...

LOUISE.

Allons, voyons, Jenny... je te l'ai dit... il ne faut plus songer à ce jeune homme...

JENNY, *avec un peu d'impatience.*

Mais pourquoi cela?

LOUISE.

Parce que M. Georges Raymond est le fils d'un colonel de l'empire.

JENNY.

Si c'est là un motif... pour vous, ma mère... Mon père n'a-t-il pas été tué au service de l'empereur?

LOUISE.

Tu as raison, Jenny; aussi, à mes yeux, ce n'en est pas un, tu le sais... Mais M. Duchamp doit tout à la noble famille d'Aulnay... La place de receveur qu'il vient occuper ici, il l'a obtenue grâce au crédit du vicomte, revenu d'émigration avec le roi. Ton mariage avec M. Raymond serait mal vu de nos protecteurs.

JENNY.

Ah! si M. Duchamp avait consenti à voir une seule fois M. Georges, je suis bien sûre...

LOUISE.

Oui, mais M. Duchamp a fort bien fait de refuser toute entrevue... C'eût été laisser des espérances...

JENNY.

Que nous ne devons plus avoir, n'est-ce pas?... Que c'est cruel!... On s'arrange tout un bel avenir...

LOUISE.

Voilà bien les jeunes filles!... formant de grands projets!... sans s'inquiéter si les parens ratifieront un jour...

JENNY.

Hélas! maman, tu m'as toujours répété: « Jenny,

« je ne cherche que ton bonheur !... » Eh bien ! j'étais enchantée ! Je me disais : Puisque je l'ai trouvé, mon bonheur, maman n'aura pas la peine de le chercher.

LOUISE.

Voyons, Jenny, sois raisonnable... Tu ne dois plus revoir M. Georges... il habite Paris, nous le midi de la France... Ainsi, tu me promets, n'est-ce pas?...

JENNY, *à part.*

Ah ! si maman savait qu'il est là... dans l'auberge, en face....

SCENE V.

LES MÊMES, DUCHAMP.

DUCHAMP, *avant de paraître.*

Vous m'avez entendu, Julien, n'oubliez rien de ce que je vous ai recommandé... (*Entrant.*) Bonjour, Louise...

LOUISE.

Bonjour, mon ami...

DUCHAMP.

Bonjour, Jenny... Ah ! ça, mais à quoi pensez-vous donc?... Vous êtes encore en négligé du matin ?... Mais songez donc que je suis fonctionnaire public... que les visites vont affluer aujourd'hui...Voyez, je suis en grande tenue.

LOUISE.

Vous avez raison de prévoir les visites... nous en avons déjà reçu une.

DUCHAMP.

Qui s'est présenté ?

LOUISE.

Un M. Picardon... un de vos employés...

DUCHAMP.

Picardon !... On m'en a beaucoup parlé dans les bureaux du ministère des finances... On m'a laissé entendre que c'était un homme fort dangereux, qu'il ne fallait pas avoir pour ennemi, et que je devais traiter en égal, plutôt qu'en subalterne... Ainsi, bon accueil à lui, à tous. Nous sommes encore ici sans amis, sans connaissances... Arrivés hier, fort avant dans la nuit, notre porte ne s'est encore ouverte à personne... Mais qu'ai-je besoin de vous recommander ?... A vous deux, vous ferez merveilleusement les honneurs de la maison.

JENNY.

Vous partez donc ?

DUCHAMP.

Désespéré, mais il le faut... (*Prenant Louise à part.*) N'ai-je pas le plus grand intérêt à savoir si ces papiers, que nous attendons avec tant d'anxiété, sont arrivés à la préfecture de Nîmes, où j'avais dit de les adresser ?

LOUISE, *bas.*

Oui, vous avez raison.

DUCHAMP, *haut.*

Allons, mesdames... à votre toilette...

Nouvelles rumeurs en dehors.

LOUISE.

Entendez-vous encore ces bruits sinistres ?...

JENNY.

Maman, viens... De ce côté de la maison, j'aurai moins peur.

DUCHAMP, *les accompagnant.*

Allez, allez, mesdames.

SCENE VI.

DUCHAMP ; *puis*, CHRISTIAN.

DUCHAMP, *prêtant l'oreille.*

Le bruit se rapproche... Quelles rumeurs, mon Dieu !... Que se passe-t-il donc ?... (*Il se dirige vers la fenêtre.*) Que vois-je ? un homme poursuivi... accablé par le nombre ! quelle indignité !...

Au même instant, par une porte de côté, entre précipitamment Christian. — Il est pâle et agité.

CHRISTIAN.

Pardon, monsieur... auriez-vous un sabre, une épée... ou seulement un bon rotin ?... que je tombe sur cette canaille !...

DUCHAMP.

Comment ! ce serait vous que le peuple ?...

CHRISTIAN.

Précisément... C'est ma redingote bleue, mon col militaire, et cette diable de balafre que j'ai sur la figure, qui sont cause que l'on s'est rué sur moi... Je passais tranquillement, je ne disais rien à personne : mais les limiers m'ont flairé tout de suite... Ils sont tombés une quarantaine sur moi... J'ai tenu bon d'abord !... Mais tout seul... rien à la main... j'ai battu en retraite... j'ai couru de rues en rues ; puis, je suis entré dans une ruelle... un jardin ouvert... bon !... Je m'y glisse, je pousse la porte, je mets les verroux, et me voilà chez vous, sans me faire annoncer... Monsieur, je vous en prie, donnez-moi donc une arme, donnez-moi quelque chose... donnez moi un bâton... n'importe quoi !... Ils m'ont jeté des pierres, faut que je leur allonge

quelque chose... Je n'ai jamais rien reçu sans le rendre, parole d'honneur ! Je suis trop honnête homme pour ça !

DUCHAMP.

Y pensez-vous, monsieur ?... c'est vous exposer inutilement !

CHRISTIAN.

C'est que, fuir comme ça, ça a quelque chose d'humiliant !

DUCHAMP.

Affronter toute une populace... ce n'est plus de la bravoure, c'est de la folie.

CHRISTIAN.

Vous croyez?

DUCHAMP.

D'ailleurs, le hasard vous a amené chez moi, vous y serez en sûreté.

CHRISTIAN, *prêtant l'oreille.*

En effet... je n'entends plus rien... ils auront perdu ma trace... me voilà donc prisonnier !... Mais prisonnier d un brave homme... Merci, monsieur, merci !...

DUCHAMP.

Lorsqu'il fera nuit close, vous sortirez de la ville, que vous auriez dû, dans ce temps-ci, éviter de traverser... Votre costume, votre tournure tout militaires...

CHRISTIAN.

Le fait est que je n'ai pas l'air d'un débitant de tabac... On m'avait bien prévenu... on m'avait dit quelques mots comme ça... mais je n'y croyais pas... Aussi, je suis descendu bien tranquillement de la patache, pour faire le reste de ma route à pied... Je vais aux envi-

rons de Nîmes, chez mon ancien colonel... Il y a des bois, quelques terres... Je suis un ancien garde-forestier... je pourrai lui rendre service... Pauvre colonel ! quelle va être sa surprise !... Il me croit mort... Un peu plus j'allais manquer à la parole que je m'étais donnée d'être aujourd'hui même chez lui.

DUCHAMP.

Non, non, mon brave, vous y serez fidèle... Un soldat manquer à sa parole ! ça ne me serait jamais arrivé, lorsque j'étais au service.

CHRISTIAN.

Vous êtes un ancien ?... (*Se découvrant.*) Pardon, excuse... à votre maison, à votre mobilier, je vois que vous avez porté les grosses épaulettes... Je vous parlais sans façon... je vous prenais pour un bourgeois... Vous devez avoir une autre retraite que la mienne... maréchal-des-logis-chef des hussards... il n'y a pas gras.

DUCHAMP.

J'ai toujours été simple soldat.

CHRISTIAN, *avec étonnement.*

Ah !... Dans quel régiment, s'il vous plait?

DUCHAMP.

J'ai servi... mais sous un autre drapeau que le vôtre, mon ami.

CHRISTIAN.

Ah! oui... je comprends !... Et vous me rendez un tel service aujourd'hui... vous !... Ça prouve qu'il y a encore des bonnes gens partout, dans tous les rangs, dans tous les grades, dans toutes les opinions... Ça me raccommode avec la société... Monsieur, il se peut faire

que, placés en face l'un de l'autre, je vous aie chagriné avec le bout de ma baïonnette ou avec la pointe de mon sabre... je vous en demande un million de pardons.

DUCHAMP, *souriant.*

N'ayez point de remords, camarade... je n'ai servi qu'en Vendée... et, en Vendée, jamais je n'ai eu des hussards en face de moi.

CHRISTIAN.

Mais c'est qu'avant d'être hussard, j'étais dans les bleus... Les petits bleus... ça chauffait drôlement par là-bas... En Vendée, j y étais aussi... moi... nous avons eu quelques affaires... près d'Auray surtout... Aïe !... comme on a trinqué par là... On s'envoyait des cerises... mais qui n'étaient pas à l'eau-de-vie...

DUCHAMP.

Je m'en souviens...

CHRISTIAN.

Vous y étiez?

DUCHAMP.

Sans doute... A cette affaire, je fus même fait prisonnier, condamné à être fusillé... Et, si je vis encore, c'est bien par le plus grand des miracles...

CHRISTIAN.

Comment ça, donc?

DUCHAMP.

Oui... un brave homme de sergent...

CHRISTIAN, *vivement.*

Un sergent, dites-vous?

DUCHAMP.

La nuit arrivait... Accompagné d'un peloton de huit

hommes, il me conduisit hors du camp, derrière des rochers, au bord de la mer, pour accomplir la fatale mission qui lui était confiée...

CHRISTIAN, *avec émotion.*

Et là, le sergent dit à ses camarades : « Eh ! vous autres, est-ce que ça vous va de prendre pour cible la poitrine d'un pauvre français? Voyons, ça vous va-t-il? — Ça ne nous va guère, qu'ils répondent. — Moi, ça ne me va pas du tout, dit le sergent... » Alors, ils chargèrent leurs fusils...

DUCHAMP.

Oui... mais il supprimèrent les balles.

CHRISTIAN.

Bon !... vous allez m'apprendre ça... C'est moi qui commandait la chose...

DUCHAMP.

Vous !... il se pourrait !

CHRISTIAN.

Moi-même...

DUCHAMP, *le serrant dans ses bras.*

Mon sauveur ! mon ami !

CHRISTIAN, *se dégageant.*

Mais qu'est-ce que vous faites donc ?... Tenez-vous donc tranquille... Je vous ai sauvé de huit balles... vous venez de me sauver de trois à quatre cents coups de pierre... C'est moi qui vous doit de retour.

DUCHAMP.

Brave homme !... mais comment se fait-il que je ne vous aie pas reconnu !...

CHRISTIAN.

Et moi donc, de mon côté... Après ça, il a passé

quelques poissons sous les arches depuis ce temps là... Et puis, nous avons mis un peu de fil bis dans nos cheveux... Oh ! il ne faut plus faire les coquets... Sans compter cette diable de torgniole qui a passé un bail sur ma figure... Les camarades les plus intimes avaient de la peine à me reconnaître... C'est un rasoir anglais qui m'a fait ça... Mais, tout de suite après, j'ai rasé le barbier...

DUCHAMP.

Que je suis donc content de vous retrouver !... Oh ! vous êtes ici chez vous... ma maison est la vôtre...

CHRISTIAN.

C'est trop de bonté !

DUCHAMP.

Maintenant votre existence m'est plus chère que la mienne... Mais que ma femme, ma fille apprennent vite votre arrivée ici... Attendez-moi... A bientôt... à bientôt.

SCENE VII.

CHRISTIAN, *seul.*

Brave et digne homme ! que ça me fait donc plaisir de le revoir, et surtout de le retrouver riche et heureux !... Heureux, parce que sa femme doit être bonne et jolie ! Riche ! ça se voit assez... cet entourage, ce luxe, ce bien-être... En voilà une fameuse caserne !...

SCENE VIII.

JENNY, CHRISTIAN.

JENNY, *entrant.*

Pardon, monsieur... Ma mère m'envoie pour vous

dire que, dans un instant, elle viendra vous exprimer elle-même toute sa reconnaissance.

CHRISTIAN.

Sa reconnaisance ?... et de quoi donc, mademoiselle ?

JENNY.

N'avez-vous pas, en Vendée, sauvé les jours de M. Roger Duchamp ?...

CHRISTIAN, *étonné.*

Roger Duchamp !... l'ancien secrétaire de la famille d'Aulnay ?

JENNY.

Et le mari de ma mère.

CHRISTIAN.

Par conséquent, votre papa ?

JENNY.

Non... M. Roger Duchamp n'est pas mon père.

CHRISTIAN.

Bah !... Et de qui êtes-vous donc la fille ?

JENNY.

Moi !... Je suis la fille du premier mari de ma mère... de Christian Reynold !

CHRISTIAN, *hors de lui et marchant à grands pas, à part.*

De Christian Reynold ! Bon Dieu ! serait-il possible !... J'aurais là, devant moi !... Non ! non, ces pas, ces pas maudits, qu'à deux fois différentes j'ai découverts autour de ma maison... cet homme, qui, dans l'obscurité, se glissait chez moi !... Aujourd'hui, plus de doutes... oui... c'était ce Roger Duchamp !... Et, cette enfant !... Non, non, ce n'est pas ma fille... je souffre trop en la voyant !...

JENNY, *qui l'observe avec étonnement.*

Mais, monsieur...

CHRISTIAN, *toujours à part, sans écouter Jenny.*

Et cet homme !... cet homme !... dire que je l'ai tenu deux fois entre mes mains ! et que deux fois il m'a échappé!...La première, quand je l'ai manqué de mes deux coups de fusil, lorsqu'il s'enfuyait de ma cabane ; la seconde, quand j'étais chargé de le faire fusiller !... Je n'avais qu'à dire feu !... et je ne l'ai pas dit ! imbécile !... Non, non ; j'ai bien fait ! Il serait mort alors, sans que j'aie appris... Je me le suis gardé pour la vengeance !... et elle sera terrible pour lui, pour elle !... Ah ! ils sont ici... ensemble !... Ils m'ont oublié, sans doute ; mais je vais me rappeler à leur souvenir... Il m'a sauvé la vie aujourd'hui, c'est vrai ; mais, en Vendée, j'ai sauvé la sienne... Nous sommes quittes !

JENNY.

Mon Dieu ! monsieur... aurais-je dit quelque chose qui vous aurait déplu ?... Vous me regardez avec une sévérité... ma présence paraît vous irriter... Oh ! bien, moi, c'est différent... près de vous... je ne sais pas si c'est parce que vous avez servi sous l'empereur, comme mon pauvre père, et que j'aime tous les soldats de l'empereur... mais, en vous voyant...

CHRISTIAN, *avec ironie.*

Oui, oui... Mais pour que votre mère se soit remariée en seconde noces, elle a donc divorcé avec son premier mari, avec Christian Reynold?...

JENNY.

Non, monsieur... Mon pauvre père a été tué... à Eylau... en 1807...

CHRISTIAN, *à part.*

C'est ça, on m'a cru mort... Ah ! je les tiens encore bien mieux qu'auparavant !...

JENNY.

Je l'ai bien pleuré, quoique je ne l'eusse pas connu... et ma mère aussi...

CHRISTIAN.

Votre mère aussi ?... votre mère l'a pleuré ?

JENNY.

Sans doute... elle l'aimait tant !

CHRISTIAN, *d'un air de doute.*

Louise aimait Christian ?...

JENNY.

Qui vous a donc dit que ma mère s'appelait Louise ?

CHRISTIAN, *embarrassé.*

Vous !... tout-à-l'heure... vous avez dit, en me parlant... tenez, quand vous êtes entrée... ça vous a échappé... vous avez dit : « Maman Louise m'a envoyée près de vous... » Vous n'y aurez pas fait attention.

JENNY.

C'est possible, monsieur...

CHRISTIAN.

Et... et vous dites qu'elle l'aimait ?

JENNY.

Oh ! de toute son âme... Elle lui a écrit bien des lettres, mais il n'a jamais répondu.

CHRISTIAN, *à part.*

Je crois bien... je reconnaissais l'écriture... Je les brûlais sans les lire... (*Haut.*) Il ne l'aimait donc pas, puisqu'il l'a quittée ?

JENNY.

Il l'avait aimée autrefois, monsieur... bien aimée, à ce qu'il paraît.

CHRISTIAN, *avec un sourire amer.*

Oui, vraiment... Et comment cela a-t-il fini ?... votre mère vous l'a-t-elle raconté ?... (*Jenny fait signe de la tête.*) Oui ?

JENNY.

Oui.

CHRISTIAN.

Ah ! ah !... Et c'est sans doute un secret ?

JENNY.

Oui... mais pas pour vous, monsieur, qui êtes un ami...

CHRISTIAN.

Dites donc alors... je vous écoute.

JENNY.

Mon père était bon... oh ! oui, bien bon... Ma mère me l'a répété tant de fois, que j'aurais tort d'en douter. Mais il avait... comment dirai-je cela ?... est-ce permis, en parlant de son père ?... il avait deux défauts.

CHRISTIAN.

Lesquels ?

JENNY.

D'abord, il détestait les nobles ; puis, il était jaloux.

CHRISTIAN.

Ah ! il était jaloux ?

JENNEY.

De sorte que, comme il détestait les nobles, ma mère n'osait lui dire que, de temps en temps, M. Roger traversait le Rhin et revenait la nuit chez elle.

CHRISTIAN.

Parce qu'il l'aimait... En effet, c'était assez difficile à dire à un mari.

JENNY.

Non pas, monsieur; il ne l'aimait point.

CHRISTIAN.

Et pourquoi revenait-il, alors?

JENNY.

Pour toucher l'argent des fermages que ma mère recevait, et que M. Roger portait à ses maîtres.

CHRISTIAN, *très-ému.*

Oh! que dites-vous là? Mais pourquoi se cachait-il?

JENNY.

Il se cachait, monsieur, parce qu'à cette époque un parail dévoûment était un crime... Il se cachait, parce qu'une seule dénonciation lui eût coûté la tête et, peut-être, eût perdu ma mère.

CHRISTIAN.

Oh! mon Dieu!... Et c'est la vérité que vous me dites là, mon enfant?

JENNY.

La vérité pure, monsieur.

CHRISTIAN, *à part.*

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!

JENNY.

De sorte qu'une nuit...

CHRISTIAN.

Oh! je devine... Une nuit... ce Christian, selon son

habitude, aura été jaloux! Selon son habitude, il n'aura rien voulu entendre... rien voulu éclaircir... il aura... Oh!... vous me faites frémir!... Votre père, mademoiselle... c'est un malheureux!... Il avait soupçonné sa femme... un ange... il a voulu tuer un homme, non seulement innocent, mais encore qui accomplissait une mission sacrée... Votre père, en un mot... c'est...

JENNY, *vivement.*

Monsieur!... c'est mon père!...

CHRISTIAN, *à part, avec douleur.*

Et c'est elle!... c'est mon enfant qui prend ma défense!... Quel cœur! quelle âme!... C'est sa mère, c'est ma Louise! Oh! c'est elle!... Et dire, dire que je ne puis pas la nommer mon enfant... que je ne puis pas la serrer dans mes bras!... Me nommer, c'est les perdre tous!... Mon Dieu! mon Dieu! Louise était innocente!...

Accablé, il tombe sur une chaise.

JENNY, *courant au devant de Louise qui entre.*

Ah! voici ma mère!

SCENE IX.

LES MÊMES, DUCHAMP, LOUISE.

CHRISTIAN, *voyant entrer Louise, à part.*

Elle!... La voilà!...

JENNY.

Viens, maman, viens... Tiens, voici monsieur... A propos, comment vous appelez-vous, monsieur?

CHRISTIAN.

Ah! ça ne fait rien... mon nom ne fait rien à la chose...

LOUISE.

Vous avez raison, monsieur, je n'ai pas besoin de connaître votre nom pour savoir tout ce que je vous dois. M. Duchamp m'a raconté que vous lui aviez sauvé la vie.

DUCHAMP.

Et j'ai ajouté, monsieur, qu'à partir d'aujourd'hui vous étiez pour nous un ami... un frère.

LOUISE.

Nous vous prions donc de regarder cette maison comme la vôtre et d'en disposer à votre volonté .. comme de nous, monsieur.

CHRISTIAN.

Madame, vous êtes bien bonne.

JENNY.

Ah ! oui, vous resterez avec nous, n'est-ce pas ?

DUCHAMP.

Certainement... D'ailleurs, monsieur s'arrête à Nîmes, et nous le verrons souvent ; car, à Nîmes, il sera notre voisin.

CHRISTIAN.

Non, monsieur, non... vous vous trompez... J'ai réfléchi... J'irai à Marseille ou à Toulon... Là, je trouverai quelque vaisseau qui partira pour les Indes ou pour l'Amérique... Voyez-vous, nous autres vieux soldats, on ne nous aime plus en France... il faut que nous allions mourir autre part... moi, particulièrement ! Il faut que j'en finisse et le plus vite possible... J'ai des raisons pour cela... Cela me rendra service, et à d'autres aussi.

JENNY, *effrayée.*

Oh ! que dites-vous donc là, monsieur !

DUCHAMP, *à Christian.*

Écoutez, je ne vous demande qu'une chose, c'est d'attendre mon retour.

CHRISTIAN.

Comment ! vous partez ?

DUCHAMP.

Il faut que j'aille jusqu'à Nîmes... J'ai des papiers importans à prendre à la préfecture ; mais, en me pressant, je puis être de retour dans la nuit... Jusque-là, vous resterez ?

LOUISE.

Vous l'entendez, monsieur... Nous refuserez-vous cela ?...

JENNY.

Oh ! restez, monsieur, restez, je vous en prie.

CHRISTIAN.

Allons, vous m'en priez !... Soit ! puisque vous le voulez tous... (*A part.*) Au fait... avant de les quitter pour toujours, quelques heures de bonheur... ce n'est pas de trop.

DUCHAMP.

Ah ! maintenant je vais partir plus tranquille... (*Il fait un signe à Jenny qui s'approche.*) Adieu, Jenny...

Il l'embrasse.

CHRISTIAN, *à part.*

Il embrasse mon enfant !... Lui !... un étranger !... Et moi !... moi !...

DUCHAMP.

Quoique la maison ne soit plus entourée, je sortirai par la petite porte du jardin... Je veux qu'on me roie toujours ici.

LOUISE.

Bien !

CHRISTIAN, *regardant Duchamp qui embrasse une seconde fois Jenny, à part.*

Encore une fois !... Il l'embrasse encore une fois !

DUCHAMP, *à Louise.*

Louise, veuillez m'accompagner jusqu'au bout du jardin... j'ai encore quelques mots à vous dire... (*A Christian.*) Au revoir, mon ami...

Il sort avec Louise, par le côté.

SCENE X.

CHRISTIAN, JENNY.

Christian s'assied sur le devant de la scène. — Jenny court à la fenêtre du fond, et on la voit répondre à des signes qui lui sont adressés du dehors.

CHRISTIAN, *à lui-même.*

Louise, ma Louise !... Je viens de la revoir... à mes yeux, toujours aussi jolie... et puis cet air de bonté, de douceur... et sa fille donc... c'est-à-dire notre fille...!

Il se retourne pour regarder Jenny. — Au même instant, une petite pierre, enveloppée d'un billet, est lancée de l'extérieur, et tombe dans la chambre, aux pieds de Christian.

JENNY, *à part.*

Ah ! mon Dieu !... l'imprudent!

CHRISTIAN.

Tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?...

Il ramasse la pierre.

JENNY, *très-embarrassée.*

Je crois que c'est pour moi.

CHRISTIAN, *d'un air railleur.*

Vous êtes donc bonapartiste aussi, qu'on vous jette des pierres ?... Mais, en tout cas, on vous traite mieux

que moi... on les enveloppe de papier pour que ça soit moins dur.

JENNY.

Monsieur, puisque le hasard et l'imprudence de M. Georges...

CHRISTIAN.

Qu'est-ce que c'est que ça, M. Georges ?

JENNY.

C'est un jeune homme.

CHRISTIAN.

Pardieu !... je vois bien que ce n'est pas une vieille femme. Eh bien ! ce M. Georges?...

JENNY.

Il m'aime.

CHRISTIAN.

Il n'est pas dégoûté. Où est-il, ce M. Georges?

JENNY.

On le croit bien loin, et il est tout près... dans l'hôtel en face... Il n'a pas compris mes signes... il me croyait seule !...

CHRISTIAN.

Il faut lui renvoyer sa lettre par le même chemin.

JENNY.

Je n'ose.

CHRISTIAN.

Vous avez peur de casser les carreaux ?

JENNY.

Je crains de le désespère.

CHRISTIAN.

Une jeune fille ne doit pas lire des lettres d'amoureux...

JENNY.

Oh ! je le sais bien... mais vous, c'est différent... Vous êtes si bon... si vous vouliez...

CHRISTIAN.

Au fait, je ne suis pas une jeune fille... (*Jetant les yeux sur le billet de Georges.*) Que vois-je ?... Il vous propose... il ose vous proposer un enlèvement ?... Vous ne l'écouterez pas, mademoiselle, n'est-ce pas ?... Il ne faut pas l'écouter... Les jeunes gens, ça n'a qu'un but, qu'une idée !... perdre les jeunes filles, les déshonorer !... Et votre pauvre mère... songez-y, mon enfant, votre pauvre mère, qui vous aime tant !... que vous n'avez jamais quittée... vous iriez l'abandonner lâchement ! vous fuiriez ses conseils, ses soins, son amour, pour vous confier à un jeune homme, un étranger, un séducteur !... Savez-vous bien que votre pauvre mère en mourrait... et qu'en mourant elle ne reprendrait pas la malédiction qu'elle vous aurait donnée...

JENNY.

Ma mère !

CHRISTIAN.

Oui... et l'homme qui a osé vous proposer de commettre une pareille action... voyez-vous, il est indigne...

JENNY.

Ah ! monsieur, ne l'accusez pas.

CHRISTIAN.

Vous le défendez, Jenny... vous le défendez ?

JENNY.

Je l'aime !

CHRISTIAN.

Mais pas plus que votre mère ? pas plus que votre père ?...

JENNY.

Mon père ?

CHRISTIAN.

S'il existait... Eh bien ! Jenny, que ce soit pour la mémoire du pauvre Christian... S'il vivait encore, tenez, Jenny, il vous dirait en pleurant : « Jenny, mon enfant, je t'en supplie ! aie pitié de nous !... Si tu savais, mon Dieu !... Promets-moi de ne pas nous quitter... promets-moi... N'est-ce pas, Jenny, que tu resteras avec ta mère... Nous t'aimerons tant... que cet amour-là te fera oublier l'autre... Jenny... un mot... un mot qui vienne nous rassurer... Tu ne peux pas savoir ce qu'éprouvent des parens qui vont perdre leur enfant... Jenny... tu ne sais pas... Là... au cœur... ils souffrent... Jenny, ton père... il te supplie... Mon enfant, ma Jenny... »

JENNY, *vivement.*

Comment ?...

CHRISTIAN, *se retenant.*

Voilà ce que votre père vous dirait... s'il vivait encore.

JENNY, *émue.*

Oui... oui... je suivrai vos conseils.

CHRISTIAN, *à part.*

Dire que je suis obligé de me cacher, de parler comme un étranger quand il s'agit du bonheur de mon enfant !

SCENE XI.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Pardon, monsieur, de vous avoir laissé ainsi...

CHRISTIAN.

Ne vous gênez pas, madame...

LOUISE.

Me voici maintenant tout à vous.

CHRISTIAN, *à part.*

Qu'est-ce que je vas leur dire... je vous le demande un peu ! Ah ! je le sens... je ne serais pas assez maître de moi... (*Haut.*) Pardon, madame, mademoiselle... vous êtes bien bonnes certainement de vouloir me faire les honneurs de la maison comme ça... je vous en remercie... mais ça ne vous amusera guère, moi, un étranger...

LOUISE.

Non, monsieur, vous n'êtes pas un étranger pour nous... nous vous connaissons depuis le jour où vous avez sauvé la vie à M. Duchamp.

CHRISTIAN, *avec une émotion croissante.*

Vous êtes trop honnête... mais, c'est égal. .vous êtes gaies, vous êtes heureuses... tandis que moi... voyez-vous... C'est la tristesse d'un autre quand on a le cœur à la joie... Je vous demande bien pardon, madame, vous avez eu la bonté de m'offrir une chambre, je crois... Veuillez m'y faire conduire... Je vais m'y retirer... et je ne réparaîtrai plus... Cela vaut mieux parce que... vous... je... j'ai...

LOUISE.

Faites comme vous voudrez, monsieur... vous êtes ici chez vous, et Jenny va vous conduire.

CHRISTIAN.

Ah ! oui... c'est cela... Venez, venez...

LOUISE.

Encore ce bruit !

PICARDON, *en dehors*.

C'est bien, mes amis !... notre homme est là, dites-vous?... Je vais m'en assurer.

LOUISE, *courant avec effroi à la fenêtre.*

C'est M. Picardon... il est au milieu d'un groupe de gens de mauvaises mines.

PICARDON, *en dehors.*

Mais non... mais non... Laissez-moi entrer d'abord tout seul.

LOUISE, *toujours à la fenêtre.*

Il leur parle... il promet de s'assurer que personne ne s'est réfugié chez nous... Ah! mon Dieu ! il a juré de nous livrer s'il vous trouve ici !

CHRISTIAN.

Eh bien ! je vais lui épargner la peine de se déranger...

Il va pour sortir.

LOUISE, *l'arrêtant.*

Non ! restez... On monte l'escalier !... Laissez-moi faire !

SCENE XII.

LES MÊMES, PICARDON.

PICARDON, *entrant.*

Ah ! nous allons bien voir !... (*Apercevant Christian.*) Mais le voici !... c'est l'homme que mes gens m'on désigné... redingote bleue, tournure militaire!... c'est...

LOUISE, *vivement.*

C'est... c'est M. Duchamp.

CHRISTIAN, *à part.*

Que dit-elle?

LOUISE, *vivement, à demi-voix.*

Ne me démentez pas... ou vous êtes perdu !

JENNY, *à part.*

Je comprends !...

PICARDON, *avec un air de doute.*

C'est là monsieur le receveur?...

LOUISE.

Sans doute... Vous avouerez, M. Picardon, que, dans notre ville, il se passe d'étranges choses... M. Duchamp, arrivé d'hier, avait à sortir ce matin, quand il s'est trouvé entouré, menacé par une populace furieuse... plus moyen de faire entendre un mot de justification... obligé de fuir, de se réfugier ici...

PICARDON, *doutant toujours.*

M. Duchamp !... sous ce costume?...

CHRISTIAN.

Mais j'ai servi...

LOUISE, *vivement.*

En Vendée...

PICARDON, *d'un ton soupçonneux.*

En Vendée?... Ce serait là M. le receveur?...

LOUISE.

Sans doute... mon mari !...

JENNY.

Mon père.

CHRISTIAN, *à part, avec transport.*

Mon mari !... mon père !... Ah! que voilà deux

mots qui me font de bien !... Je n'espérais plus les entendre... Les pauvres enfans ! ils croient mentir... Je vais donc pouvoir, tout à mon aise...

PICARDON, *avec soupçon.*

Alors, si c'est M. Duchamp, nous allons causer d'affaires administratives.

CHRISTIAN.

C'est bon, c'est bon, M. Picardon; mais, dans ce moment, voyez-vous, je ne dois songer qu'à une chose, c'est à rassurer ma pauvre femme... ma chère Louise... Elle a été si effrayée du danger que je courais, que, voyez, elle est encore toute tremblante... (*Allant à Louise.*) Eh bien! voyons, ma petite femme, voyons... rassure-toi, il n'y a rien à craindre... ces gens-là se trompaient, quoi !... Ils ne savaient pas que j'étais ton mari... Puisque me voilà... (*Bas à Louise.*) Faut lui ôter tout soupçon... (*Haut.*) Me voilà !... me voilà... ton mari... ton mari... (*Il l'embrasse avec transport.*) Là...(*A part, montrant Jenny.*)Et ma fille !... (*Haut.*) Voyez, la petite jalouse... voilà qu'elle fait la moue parce que je n'ai point, tout d'abord, couru à elle... Il y en a aussi pour vous des caresses, vilaine jalouse... Venez ici, près de papa... Pauvre petite Jenny ! mon amour, mon enfant, ma fille adorée... (*Il l'embrasse, se retournant vers Louise.*) T'es pas envieuse, toi, hein ?... Si ?... un peu ?... Eh bien ! viens là aussi... dans mes bras, il y a une place pour vous deux à la fois !... C'est ça... c'est ça... sur ma poitrine... sur mon cœur !... ma femme !... ma fille !... ma Jenny !... ma Louise !... (*A part.*) Ah !... ah ! mon Dieu ! que je suis heureux !... (*Avec un sanglot.*) J'en pleure !

PICARDON, *à part.*

Décidément, c'est M. Duchamp... Mais je le trouve trop sensible pour un receveur !

CHRISTIAN, *à part, avec âme.*

Je renais, je respire... je reviens sur l'eau... Merci, mon Dieu !

LOUISE.

Maintenant, M. Picardon, veuillez dire à ces gens...

PICARDON.

Oui, madame...(*Allant à la fenêtre.*) Eh ! mes petits bons, vous êtes tous des imbéciles... Vous avez poursuivi le receveur... c'est un des nôtres... Allez en paix, et tâchez, une autre fois, de ne plus faire de pareilles erreurs... (*Revenant.*) Ils sont gentils... ils m'obéissent... doux comme des petits moutons... A présent, M. Duchamp, si vous le permettez, nous allons parler d'affaires administratives.

CHRISTIAN.

Bah ! est-ce que nous ne pourrions pas, un peu plus tard...

PICARDON.

La place a été bien longtemps vacante, et nous avons bien de l'arriéré.

CHRISTIAN.

Soit... (*Bas à Louise.*) Soyez tranquille! les chiffres, ça me connaît... Ancien maréchal-des-logis-chef... Quatre fois quatre font seize... seize et seize font trente-deux... Soyez tranquille... je vais me débarrasser de lui... (*Haut*) Adieu, ma femme... adieu, ma fille... Eh bien !... eh bien !... on s'en va comme ça ?...(*Tendant sa joue.*) Allons !... allons !

JENNY.

Volontiers, papa !...

Elle l'embrasse.

CHRISTIAN, *bas à Louise.*

Il fallait ça... il pouvait avoir encore des soupçons !

LOUISE.

Viens, Jenny...

Elles sortent toutes deux.

SCENE XIII.

CHRISTIAN, PICARDON.

PICARDON, *à Christian.*

M. Duchamp, je ne serai pas indiscret... Je vous demanderai seulement si vous avez examiné les comptes que j'ai laissés là, sur cette table, ce matin ?...

CHRISTIAN, *embarrassé.*

Oui... oui... mais il faut que je revoie tout ça... Ah ! c'est qu'en fait de chiffres, moi... je suis très-fort sur l'arithmétique !... Et vous... l'addition, la soustraction?

PICARDON.

Je soustrais assez proprement.

CHRISTIAN.

C'est que, pour moi... la moindre erreur dans un compte... Oh ! oh !

PICARDON, *à part.*

Ah ! mon Dieu !... cette entente des affaires, d'un coup d'œil il apercevra... Il vaut mieux prendre l'avance... (*Bas à Christian.*) M. Duchamp... je vous dirai... il y a certains petits revenus de la ville, que l'ancien receveur et moi... nous avons toujours oublié de faire paraître dans le bordereau général... Le gouvernement est si riche... vous comprenez ?...

CHRISTIAN.

Ah ! oui... oui... ce bon M. Picardon... Je m'en rapporte entièrement à vous... nous nous entendrons comme une paire d'amis... soyez tranquille. Seulement... vous concevez... n'étant pas bien au courant... je pourrais me couper, nous trahir... Faites-moi une petite note bien détaillée.

PICARDON, *avec joie.*

Compris !... compris !... vous n'aurez qu'à jeter les yeux dessus, et vous en saurez autant que moi...

CHRISTIAN.

C'est justement ce que je veux savoir... (*A part.*) Ah ! je te tiens, Picardon ! et, dans l'occasion...

PICARDON, *à part.*

J'en étais sûr... comme les autres, facile et glissant. (*Haut en sortant.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

CHRISTIAN.

Au revoir, M. Picardon... au revoir.

SCENE XIV.

CHRISTIAN, JENNY.

CHRISTIAN, *apercevant Jenny qui est entrée doucement par le côté.*

Tiens !... tu nous écoutais, ma petite Jenny ?... (*Se reprenant.*) Oh ! pardon, pardon, mademoiselle !... j'oubliais que nous étions seuls... que je n'avais plus besoin de vous appeler ma fille.

JENNY.

Oh ! traitez-moi toujours comme votre enfant... ça me donnera du courage...

CHRISTIAN.

Du courage ? et pourquoi faire ?

JENNY.

Pour vous prier, vous supplier de ne pas m'abandonner... Je n'ai que vous seul ici !... N'est-ce pas ? vous parlerez à M. Duchamp... vous réussirez... sans cela, je serais trop malheureuse. Oh! j'ai bien interrogé mon cœur... Si je perds M. Georges, j'en mourrai !

CHRISTIAN.

Mourir !

JENNY.

Oui !... mais vous êtes un vieux soldat, vous, vous ne vous doutez pas de ce que c'est que...

CHRISTIAN.

Que d'aimer, n'est-ce pas? Vous vous trompez, mon enfant ! j'ai aimé comme un autre... et peut-être même plus qu'un autre !

JENNY.

Et quand vous avez aimé, vous avez souffert, n'est-ce pas ?

CHRISTIAN, *avec douleur.*

Beaucoup.

JENNY.

Alors, vous aurez pitié de moi.

CHRISTIAN.

Vous l'aimez donc bien... ce M. Georges ?

JENNY.

Si je l'aime! Georges Raymond ?

CHRISTIAN, *vivement.*

Georges Raymond ?... le fils du colonel Raymond ?

JENNY.

Lui-même... Vous le connaissez ?

CHRISTIAN, *se reprenant.*

Oh ! de nom seulement... voilà tout... Eh bien !...

Dites-moi... Votre mère, elle connaît votre amour pour M. Georges?... votre chagrin, votre désespoir si l'on vous séparait?

JENNY.

Ma mère, sans doute... Mais c'est M. Duchamp qui s'oppose à ce mariage... Il craint de perdre sa place... en accordant ma main au fils d'un homme...

CHRISTIAN.

Qui a servi l'usurpateur, comme ils disent!... Je comprends... Soyez tranquille, mon enfant... soyez tranquille... Je lui parlerai, à M. Duchamp.

JENNY.

Songez-y... il vous dira que c'est impossible.

CHRISTIAN.

Ah!

JENNY.

Vous insisterez, n'est-ce pas?

CHRISTIAN.

Je crois bien.

JENNY.

Mais s'il refusait, cependant?...

CHRISTIAN.

S'il refusait!... s'il refusait!... Eh bien! nous verrons!

JENNY.

Que feriez-vous?... Mon Dieu! est-ce que vous m'abandonneriez?

CHRISTIAN.

Vous?... Jamais!

JENNY.

Ah! c'est que vous avez dit que vous partiriez ce soir... demain, au plus tard!...

CHRISTIAN.

Oui, j'avais dit cela, c'est vrai!... parce que je croyais ma présence inutile ici... Mais du moment qu'il s'agit de votre bonheur, du moment que je puis empêcher qu'on ne vous fasse du chagrin!... du moment que vous parlez de mourir... oh! oui, morbleu! je reste... je reste!... et nous verrons!

JENNY, *prêtant l'oreille.*

Oh! mon Dieu!... le voici.

CHRISTIAN.

Qui ça?

JENNY.

M. Duchamp.

CHRISTIAN.

Déjà de retour?

JENNY.

Oh! parlez-lui, monsieur... parlez-lui sans retard... Cela fait tant de mal d'attendre, de craindre, de désespérer!...

CHRISTIAN.

Oui! oui!

JENNY.

Dites-lui que j'aime Georges d'un véritable amour... dites-lui qu'il m'est impossible de renoncer à lui... dites-lui qu'exiger de moi ce sacrifice... c'est vouloir me faire...

CHRISTIAN.

Oh! ne prononcez plus ce mot là... Jenny!... Soyez tranquille, je suis là!

JENNY.

Merci! Oh! je n'ai plus d'espoir qu'en vous, et je

vous aime comme j'eusse aimé mon pauvre père, s'il eût vécu.

CHRISTIAN.

Allez... allez...

SCENE XV.

CHRISTIAN, *seul.*

Elle m'aime ! comme elle aimerait son père ! Pauvre enfant !... Et quand je retrouve une fille comme celle-là, qui me reconnaît sans m'avoir jamais vu, je la laisserais pleurer ? je la laisserais être malheureuse? je la laisserais mourir ?... Allons ! allons ! c'est Dieu qui m'a conduit ici pour empêcher un malheur !... Ah! nous allons donc lui dire deux mots, à ce M. Duchamp, qui se donne des airs de père... Oui ! mais, voyons, voyons... soyons sage... Il ne s'agit pas ici de s'expliquer comme nous faissions au bivouac ; non... Il faut être froid, calme, raisonnable... Oh ! je l'entends !... Allons, bon ! voilà le sang qui me monte à la tête... C'est singulier, c'est comme un fait exprès ! Quand je veux être calme, cela m'arrive toujours... Le voilà !

SCENE XVI.

CHRISTIAN, DUCHAMP.

DUCHAMP.

Ah ! c'est vous, mon ami... Félicitez-moi... je ne vous quitte plus... Au moment où je sortais d'Uzès, un mésager de Nîmes m'a remis les papiers que j'allais y chercher...

CHRISTIAN.

Alors, vous êtes content? Tant mieux! quand on est heureux, on devient meilleur...

DUCHAMP.

Que voulez-vous dire?

CHRISTIAN.

Oh! rien... Quand je dis rien... non... il y a quelque chose...

DUCHAMP.

Parlez!...

CHRISTIAN, *cherchant à se contenir.*

Oui, monsieur... car vous êtes un brave homme, vous!... On se sent à son aise, en causant... On ne craint pas, parce qu'on voit tout de suite... votre cœur... En parlant à un autre que vous, je serais moins calme, voyez-vous... j'aurais plus de peine à dire tranquillement qu'on pleure, qu'on souffre ici, et que vous ne vous en appercevez seulement pas.

DUCHAMP.

On souffre! on pleure! expliquez-vous? De qui voulez-vous parler?

CHRISTIAN.

Je veux parler de Mlle Jenny... Vous voyez... je vais droit au fait... Et cependant, je suis calme...

DUCHAMP.

Ah!... elle vous a dit...

CHRISTIAN.

Oui, quelques mots comme ça... Moi, vieux soldat... je ne peux pas vous tourner ça galamment... J'ai cherché à la consoler... Je lui ai dit un tas de choses... Enfin, que ce n'était pas pour la rendre malheureuse que Dieu vous l'avait confiée.

DUCHAMP.

Jenny est malheureuse?... Il me semble cependant...

CHRISTIAN.

Oui... qu'elle a de belles robes... qu'elle est bien logée... qu'elle ne manque de rien! Mais le bonheur n'est pas dans tout ça, voyez-vous... Quand on veut vous forcer de renoncer aux gens qu'on aime...

DUCHAMP.

Vous voulez parler de M. Georges, n'est-ce pas?

CHRISTIAN.

Justement. Y a-t-il quelque chose à dire contre ce jeune homme?... N'est-il pas brave?... ne porte-il pas un beau nom?... Eh! mordieu! monsieur, que désirez-vous de plus dans un gendre?...

DUCHAMP.

Monsieur, j'ai déjà expliqué à Jenny les raisons qui m'empêchent...

CHRISTIAN.

Ah! oui... de la politique!... parlez-moi de cela! En voilà de belles raisons à donner à une jeune fille qui aime, qui souffre... qui désespère... qui veut mourir!

DUCHAMP.

Il paraît cependant qne ces raisons me suffisent, monsieur, puisque j'ai décidé que Jenny n'épouserait pas M. Georges.

CHRISTIAN, *s'animant.*

Et vous croyez qu'on vous laissera faire? que vous allez décider comme cela, dans votre volonté, le malheur d'une vie entière? et que personne ne viendra vous dire : Halte-là?

DUCHAMP.

Monsieur... à celui qui voudrait se mêler à des choses qui ne le regardent point, je répondrais par ces seules paroles : Je suis le père de Jenny...

CHRISTIAN, *vivement*.

Non, monsieur, vous n'êtes que le mari de sa mère.

DUCHAMP.

Et vous, monsieur, qui êtes-vous, pour vous occuper ainsi de nos affaires de famille ?

CHRISTIAN.

Qui je suis ? moi...

DUCHAMP.

Oui, vous... Voyons, parlez... qui êtes-vous ?...

CHRISTIAN.

Je suis... je suis un ami du père de Jenny... du malheureux Christian.

DUCHAMP.

Son ami ?

CHRISTIAN.

Et, en mourant à Eylau, Christian m'a recommandé son enfant... son pauvre enfant qu'il n'avait jamais vu...

DUCHAMP.

A vous ?

CHRISTIAN.

A moi ! Vous voyez que je ne me mêle, au bout du compte, que de ce qui me regarde...

DUCHAMP.

Eh ! monsieur, puis-je abandonner l'avenir de Jenny à un homme qui vient réclamer des droits qui ne sont appuyés d'aucun titre ?

CHRISTIAN, *avec amertume.*

Ah ! il vous faut des procurations, n'est-ce pas?... Comme si l'on avait des notaires sur le champ de bataille... Non, monsieur !... Quand un camarade avait son compte, quand il tombait à côté de nous... « Vieux! qu'on lui disait, si tu as, là-bas, au pays, une vieille mère, une femme ou une fille, qui ait besoin de deux bons bras, compte sur moi... » Là-dessus, le blessé mourait tranquille... et, si l'autre en revenait, il tenait sa parole.

DUCHAMP.

Et cependant vous n'avez pas tenu la vôtre, vous, monsieur ; car, depuis Eylau, on n'a pas eu de vos nouvelles.

CHRISTIAN.

Et si l'on a été blessé à son tour, ramassé par les Russes, envoyé en Sibérie...

DUCHAMP.

Mais enfin... la preuve?...

CHRISTIAN.

La preuve !... Attendez... je vas vous la donner, je vas vous dire, à vous, ce que Christian n'a jamais dit à personne qu'à moi... et vous jugerez alors si j'étais son ami... Vous rappelez-vous le village d'Ettenheim, en Alsace ? vous rappelez-vous une nuit de neige... la nuit du 3 décembre ? Hein, vous la rappelez-vous?... C'est pendant cette nuit que vous avez passé le Rhin pour la troisième fois; vous êtes venu toucher à la petite maison du garde, les fermages de la famille d'Aulnay... Christian vous a pris pour un rival, il s'est cru trahi, déshonoré ! et alors, furieux, il a s uté sur son

fusil... Heureusement, la main lui tremblait et il vous a manqué... Ce n'était cependant pas son habitude. C'est alors qu'il s'est engagé... A chaque affaire, il voulait se faire tuer... Ses camarades croyaient que c'était de courage... c'était du désespoir, car il était malheureux, et il cherchait la mort. Et, maintenant, dites, monsieur, doutez-vous que j'ai connu Christian? doutez-vous que j'ai le droit de veiller sur la fille de Christian?... Oh! ne dites pas non, voyez-vous... car je pourrais bien perdre la tête, manquer à la promesse que je me suis faite à moi-même, et dire un dernier mot, un seul, qui nous perdrait tous!

DUCHAMP.

Je crois que vous menacez, monsieur?...

CHRISTIAN, *s'exaltant.*

Eh bien! oui, je menace! Et ne me disputez pas le droit de protéger cette enfant, voyez-vous, de la protéger contre tout le monde, contre sa mère, contre vous... oui, contre vous! Jenny vous est étrangère... Vous voulez la sacrifier à votre ambition... Ah! ne dites plus que vous êtes son père, vous qui lui faites tant de mal... ne le dites plus, car je vous répondrais, moi, que vous mentez!

DUCHAMP.

Monsieur!

CHRISTIAN.

Oui, que vous mentez!

DUCHAMP.

Monsieur, vous avez été soldat, moi aussi... Je ne puis souffrir que chez moi, dans ma maison...

CHRISTIAN.

Très-bien ! très-bien ! sortons-en, de votre maison... c'est tout ce que je demande !

DUCHAMP.

Dans un instant, je suis à vous !

ENSEMBLE.

AIR :

Ah ! craignez ma colère !
Vous osez m'outrager;
Mais bientôt, je l'espère,
Je saurai me venger !

(Duchamp sort par la droite.)

SCENE XVII.

CHRISTIAN, LOUISE.

LOUISE, *accourant par la gauche.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

CHRISTIAN.

Il y a, madame, qu'entre M. Duchamp et moi il s'agissait du bonheur de votre pauvre enfant.

LOUISE.

De Jenny ?

CHRISTIAN.

Oui, de Jenny... de la fille de mon vieux camarade, de Christian...

LOUISE.

De Christian !...

CHRISTIAN.

Elle m'a tout dit ; elle m'a supplié de la défendre, de la protéger contre M. Duchamp, contre vous, sa mère !

LOUISE. Contre moi ?...

CHRISTIAN, *avec amertume.*

Contre vous... Ne lui avez-vous pas donné un étranger pour père, madame ?... C'était donc bien pénible de garder dans votre cœur le souvenir d'un homme qui vous adorait ?... c'était donc bien pénible de rester fidèle à sa mémoire et à son malheur ?... Christian... lui !... il vous croyait indigne de lui. Eh bien ! plutôt que de donner à une autre femme la place que vous occupiez dans son cœur ; plutôt que de reporter sur une autre l'amour qu'il avait pour vous... eh bien ! eh bien ! il a préféré mourir !... et il est mort!

LOUISE, *levant les yeux au ciel.*

Christian !... pauvre Christian !

CHRISTIAN.

Il est mort !... et vous... mauvaise épouse, vous l'avez oublié !... et vous... mauvaise mère, vous allez sacrifier votre fille !...

LOUISE.

Ah !... ces reproches sont cruels... mais je les mérite... Pauvre Christian !... si je n'avais pas douté de son cœur, de sa générosité, je lui aurais tout confié... il ne m'aurait pas abandonné, moi, sa femme... il ne serait pas parti... il n'aurait pas connu le besoin, la misère. C'est moi, moi seule qui l'ai tué... (*Levant les yeux au ciel.*) Pardon, Christian... Ta fille est là, qui pleure, qui se désole... je vais courir à elle... la consoler, et lui jurer que le nom que tu m'as donné, je veux mourir en le conservant...

CHRISTIAN, *hors de lui.*

Hein ?... quoi... se peut-il ?... L'ai-je bien entendu ? Libre !... libre encore !

SCENE XVIII.

LES MÊMES, DUCHAMP ; *puis*, JENNY.

DUCHAMP, *entrant.*

Eh bien ! monsieur ?...

CHRISTIAN, *courant à Duchamp.*

Monsieur... avant tout... un mot... un seul !... Madame vient de le dire .. elle est libre... Libre !... Comment se fait-il ?

DUCHAMP.

Quoi ! vous savez ?... Eh bien ! monsieur, je ne veux pas que la réputation de madame souffre un seul instant... Obligé de quitter Paris précipitamment, et n'ayant pas encore ces papiers qui autorisaient notre mariage, madame a consenti à porter quelques jours à l'avance un nom qui allait être le sien.

CHRISTIAN, *avec transport.*

Dieu du ciel !... Mais je rêve... Tout ça n'est pas possible !... Ainsi, cet homme, ce Christian... il se serait depuis présenté devant vous, vous auriez pardonné ?...

LOUISE.

Pardonné ?... mais c'est moi qui l'aurais supplié d'oublier mes torts, de ne pas me repousser, et d'ouvrir les bras à son enfant...

CHRISTIAN, *voyant entrer Jenny.*

Oui, mon enfant !... Jenny !... ma fille !... viens dans les bras de ton père...

JENNY, *courant à lui.*

Ah !..

DUCHAMP.

Qu'entends-je ! Comment, c'était vous?

LOUISE.

Christian !!...

CHRISTIAN.

Oui, moi, moi... (*A Louise.*) Viens donc, viens donc aussi !... là, sur mon cœur...

(Il les presse sur son cœur.)

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Ah ! quel moment ! après tant de souffrance,
Quand, sans pitié, le sort nous accabla;
Quand chaque jour, maudissant l'existence,
On se disait : Non, je n'ai plus rien là !
Pauvre soldat, usé par la misère,
A tout élan ton cœur était fermé ;
Mais, aux doux noms et d'époux et de père,
Ton cœur revit, ton cœur s'est ranimé...
Merci, mon Dieu ! mon cœur s'est ranimé !

(A Duchamp.)

Pardon, pardon, monsieur, de ne pas pouvoir vous cacher toute ma joie... ma félicité vient trouller la vôtre...

DUCHAMP, *montrant Louise.*

J'allais faire le serment de la rendre heureuse ; je lis dans ses yeux que son bonheur commence... mon vœu est rempli.

SCENE XIX.

LES MÊMES, PICARDON.

PICARDON, *à Christian.*

M. Duchamp...

DUCHAMP.

Que voulez-vous ?

PICARDON.

Non... c'est à M. le receveur...

CHRISTIAN.

C'est à moi qu'il a affaire...

Imprimé chez Lelong, 46, rue des Pierres.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

THÉATRES ROYAUX

DE BRUXELLES.

SOMMAIRE DE LA SEMAINE.

Guido et Ginevra, grand-opéra en 5 actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Halévy. — Le Garde Forestier, comédie-vaudeville en 2 actes.

Je ne sais rien de plus triste que de parler d'une œuvre dont la presse a entretenu le public depuis quinze jours. Que reste-t-il à dire, après cinq ou six feuilletons et une vingtaine d'entre-filets, s'il vous plaît? Aussi, je le jure bien, cela ne m'arrivera plus, et dussé-je passer sous silence le plus mirifique chef-d'œuvre de la création humaine, je me résignerai à me

taire plutôt que d'en assourdir les oreilles de mes lecteurs.

Guido et Ginevra, le nouvel opéra qu'on vient de monter au Théâtre-Royal de la Monnaie, — et dont M. XX, le feuilletoniste de *l'Indépendance*, a rendu compte dernièrement d'une manière si complète et si juste, offre, quant au libretto, tout l'attrait d'un roman.

Amours innocentes et cachées ; doux rêves de jeune fille que le mystère alimente autant que le cœur ; et, tout-à-coup, au milieu d'un premier aveu, le poignard qui brille et frappe dans l'ombre ; ici, une rivale capricieuse et cruelle ; là, un grand seigneur que le plaisir mène où bon lui semble : et des paysans qui rient et des jeunes filles au regard provocateur et brillant ; j'oubliais des condottieri don M. Scribe, dans ses naïves préoccupations de marchand d'esprit, a fait des brigands farouches ; enfin la mort avec toutes ses apparences ; une sépulture violée ; la victime d'un meurtre horrible, sauvée, grâce à la superstition de quelques hommes simples et crédules ; puis enfin, heureux dénouement ! les deux héros de cette Odyssée, atteignant, sans s'en douter, le port du bonheur et de l'hymen : voilà, ou je me trompe, le sommaire d'un des opéras les plus intéressans que nous ayons vu à scène depuis longtemps.

Si vous me demandez à présent ce que je pense de la partition, — à moi qui ne suis guère dilettante et qu'une

romance chantée par certaines voix remue plus agréablement que les plus beaux et les plus grands airs à grand orchestre, — je répondrais que *Guido* Laborde m'a fait adorer l'œuvre qui porte la moitié de son nom d'emprunt quand il chante la romance qui commence comme vous le savez, et dont le motif revient à chaque acte :

« *Pendant la fête, une inconnue...* »

Après cela, vous me demanderez si tout est vraisemblable dans cette œuvre ? — Je vous répondrai affirmativement que je n'y vois pas de difficulté, et

« *Qu'on a vu des rois épouser des bergères...* »

Le Garde Forestier est un autre roman qui, à mon sens, doit gagner encore à la lecture. Duprez s'est parfaitement acquitté dans cette pièce du rôle de Christian, ce garde forestier qui, en 93, d'éclatante mémoire, épousa la fille d'un grand seigneur; Mmes Doligny et Thuillier ont, elles aussi, joué deux bouts de rôle avec leur talent habituel.—Si vous voulez en savoir davantage, allez voir le *Garde Forestier* à la représentation que l'on donnera bientôt, — ou bien, je vous le répète, lisez cette pièce qui a parue dans notre *Répertoire* de cette année.

Samedi 26 avril 1845.

J.-B. De Prez.

IMPRIMERIE DE J.-A. LELONG.